

Contes et légendes des fantômes et revenants

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CONTES ET LÉGENDES

DES FANTÔMES ET REVENANTS



Le mort marié



*La laveuse
de nuit*



*Le moine
Val-de-Saire*



Nathan

**DANIELLE BASSEZ – MICHEL ET DANY JEURY –
CHARLES LE BLANC –
DENIS MONTEBELLO –
YOLAND SIMON**

CONTES ET LÉGENDES DES FANTÔMES ET REVENANTS

*Illustrations de Hanno Baumfelder Contes choisis et
préfacés par Claire Derouin*

Nathan

PRÉFACE

NON, les fantômes ne sont pas forcément blancs. Non, ils ne hantent pas uniquement les châteaux en ruine. Non, tous ne passent pas leurs nuits à geindre en tirant des kilomètres de chaînes... En vérité, leur apparence et leur mode de vie sont aussi nombreux et variés que les nôtres. Chez les fantômes aussi, il existe toutes sortes d'individus !

Des doux, des laids, des gentils. Des affreux, des hideux, des dangereux. Des mous, des brumeux, des transparents. Des farceurs, des cruels, des repoussants. D'autres, trompeurs et attirants comme des aimants, beaux comme des princes charmants. D'autres encore, baveux et collants... Bref !

Ces sérieuses différences d'aspect et de tempérament n'atténuent cependant pas leur troublante identité ; ils n'en demeurent pas moins des spectres, d'horribles apparitions toujours prêtes à ficher la trouille au détour d'une sombre histoire. Bbbrrr... Songe un peu que ce recueil en contient huit ! Au fait, huit quoi ? Huit histoires ou huit fantômes ? Sauve qui peut !

Si tu sens la peur monter en toi, ne t'inquiète pas. Dis-toi que c'est normal, voire souhaitable. Certains adeptes des émotions fortes prétendent qu'il vaut mieux être un peu sur les nerfs lors de sa première rencontre avec un fantôme. Comme ça, on sursaute pour un rien et c'est beaucoup plus drôle. Si toutefois la situation devenait trop insupportable, force-toi à rire très fort en gesticulant de la tête aux pieds. C'est le seul antidote efficace contre les chocottes.

Voici enfin une liste de recommandations à étudier avant d'engager ta lecture. Premièrement, même si tu es brave et ton cœur rempli de courage, évite de t'installer dans une pièce trop sombre, ou trop humide, ou trop froide. Cela risquerait de te perturber. Choisis plutôt un endroit chaud, sec et sécurisant, comme ton lit ou le dos d'un radiateur. Si tu possèdes un animal domestique, prends-le sur tes genoux, il te rassurera.

Deuxièmement, n'oublie jamais qu'avant d'être morts, les fantômes ont été vivants. Cette remarque, qui peut te paraître un peu bête, est pourtant capitale. Elle va t'aider à établir les liens de cause à effet

entre la condamnation du mort à la fantômerie et sa vie passée. Sache que quand un mort se transforme en fantôme, c'est toujours à cause d'un événement qui s'est produit de son vivant. À toi de l'identifier. Ça peut contribuer à sa délivrance.

Troisièmement, souviens-toi toujours que les fantômes sont des « revenants », même s'ils te semblent bien vivants et que leur tenue vestimentaire ressemble étrangement à la tienne. Leur apparence n'est qu'illusion et tromperie : ils ne redeviendront jamais vivants. Et même si certains t'émeuvent ou te font bon effet, ne t'y attache pas, car ils emporteraient aussitôt avec eux un morceau de ton âme.

Enfin, si par hasard au cours de ta lecture tu observais certains phénomènes étranges ou si certaines questions te venaient à l'esprit – genre : les fantômes sont-ils toujours solitaires ? pitoyables ? malheureux ? Peut-on confondre un fantôme avec une poussière blanche collée sur l'œil ? Toute vibration de l'air est-elle l'annonce imminente d'une apparition ? etc. –, surtout n'hésite pas à les noter sur une feuille blanche volante. Nombre d'interrogations sur l'existence des fantômes restent encore aujourd'hui sans réponse. Tes remarques peuvent donc contribuer à l'avancement des recherches internationales.

Voilà. Ne me reste plus qu'à te souhaiter bonne chance. Ah ! j'allais oublier... Un dernier détail : chaque fois que tu interrompras ta lecture, referme bien ton livre... Certains morts douteux pourraient profiter de l'entrebâillement des pages pour s'en évader !

Claire Derouin



I

ANNIE ET LA LAVEUSE DE NUIT

CE MATIN-LÀ, Annie glissa en travers de ses épaules l'arc qu'elle avait elle-même fabriqué et une poignée de flèches empennées de duvet de pigeon, puis elle passa sa dague de bois dans son gros ceinturon de cuir. Un vrai garçon manqué, Annie ! C'est ce que disaient les voisins. Aujourd'hui, son père, qui était facteur, avait une longue tournée à faire, il reviendrait tard. Elle avait le temps. Munie de pain et de fromage, elle partit pour Étrangle-Chèvre.

Étrangle-Chèvre... Quel nom ! Ce hameau devait cacher une sombre histoire, un crime peut-être... Annie avait résolu d'éclaircir ce mystère. Comme toujours, elle emporta sa flûte.

Elle sortit de la ville, prit derrière les jardins, par la peupleraie. Les freux⁽¹⁾ croassaient dans les corbeautières, au faîte des grands arbres. Elle marcha durant des kilomètres, résolument, flâna un peu, s'adossa à un tronc pour grignoter son fromage et improviser un air de flûte, enfin toucha au but. Quelle ne fut pas sa déception ! Étrangle-Chèvre n'était qu'un hameau quelconque : une quinzaine de maisons, tout à fait banales, au long d'une route. Sur le seuil, les poings sur les hanches, des femmes la regardaient d'un œil soupçonneux, avec l'air de se demander d'où sortait cette gamine et ce qu'elle venait faire là.

Annie s'en retourna à la hâte. Elle était en retard. Quand elle arriva à la peupleraie, la nuit tombait. Les oiseaux s'étaient tus. Papa devait être rentré depuis longtemps. Il allait s'inquiéter. Il ne la disputerait pas, non. Il la regarderait seulement, le front soucieux, et lui ferait remarquer :

— Tu sais bien, Annie, que je n'aime pas que tu traînes le soir.

D'habitude, elle répondait : « Mais papa, je ne traîne pas... », et elle lui racontait ses aventures...

Seulement ce soir, il n'y aurait rien d'intéressant à raconter. Annie n'avait rien découvert, elle n'en pouvait plus, la fatigue lui sciait les jambes, elle avait mal aux pieds.

Enfin, elle atteignit les premiers faubourgs. Pour la plupart, les

volets des maisons étaient fermés. Ou bien, derrière les rideaux, elle apercevait des lampes et des silhouettes. Elle entendait des galopades, des mères qui criaient, qui houspillaient leurs gosses. Dans les cuisines, il y avait des enfants, pas toujours sages, qui devaient se laver les mains avant d'aller à table, et des mamans qui servaient la soupe avec une louche. Annie n'avait pas de maman. Plus elle pressait le pas, plus la distance lui semblait longue, et lointaine sa maison, plus la route lui semblait déserte et noire.

Elle parvint à la rivière. Au-dessus de l'Indre, un vieux pont bossu, étroit, lançait son arche. En face commençait vraiment la ville, avec ses rues en pente, et le château en haut de la falaise. En quelques enjambées, elle serait chez elle ! De ce côté-ci s'étendaient des prairies, des vergers. Deux ou trois lavoirs qui ne servaient plus guère inclinaient leurs vieilles pierres usées au ras de l'eau. Un sentier courait le long de la berge. Annie s'engagea dans la montée du pont sans trop regarder ni à droite, ni à gauche. L'eau était très noire, elle sentait comme une longue langue humide qui lui soufflait d'en bas un air froid. Elle avait passé le dos-d'âne et se trouvait presque de l'autre côté quand elle entendit un drôle de bruit. On aurait dit du linge claqué sur une pierre, quelque chose de flasque qu'on aurait battu, puis des trombes, suivies de chuintements, comme lorsqu'on tord les draps. Était-il possible qu'une femme lavât son linge à cette heure ? Dans le noir ? Ce n'était guère vraisemblable.

Annie hésita. Elle pouvait, bien sûr, poursuivre son chemin en serrant les épaules et en se retenant de courir. Mais quel déshonneur ! Jamais plus elle ne pourrait passer par là, elle aurait toujours peur. Il fallait en avoir le cœur net. Elle s'approcha du parapet, se forçant à regarder. D'abord elle ne vit rien. Puis, dans les prés en contrebas, elle crut distinguer des draps, légers comme des vapeurs, qui flottaient sous le vent. Près de la rivière, elle aperçut alors une silhouette qui tirait hors de l'eau des choses ruisselantes, des lambeaux laiteux qu'elle tordait, replongeait, battait à grands gestes, puis lançait en l'air d'un geste gracieux comme pour les suspendre et les faire sécher. Une longue femme blanche, occupée à son travail, tantôt à genoux, tantôt debout, les bras levés. Soudain la femme se tourna d'un lent mouvement, et il parut à Annie qu'elle la regardait.

Ce qu'Annie ressentit alors fut inexprimable : la peur bien sûr, mais aussi une émotion qui se bousculait dans sa gorge, qui ne savait pas comment sortir. Elle ne pouvait détacher son regard de la femme ; celle-ci, animée d'une sorte d'ondulation, ne cessait de la regarder. Elle l'attirait. Annie sentait qu'il y aurait eu comme un bonheur à se laisser prendre, à descendre sur la berge pour rejoindre la femme. Pourtant, il ne fallait pas, Annie n'aurait su dire pourquoi. Elle parvint enfin à s'arracher à cette contemplation. Cette fois, sans se poser de

questions, elle prit ses jambes à son cou et courut jusqu'à la maison.

Elle se retint de faire irruption dans la cuisine. Elle arbora un air détaché et poussa la porte calmement. La soupière était sur la table, papa se tenait debout, la mine ravagée. Au moment où il allait ouvrir la bouche, Annie prit les devants :

— Je sais, papa, je sais, ne dis rien, je suis en retard, je n'aurais pas dû, je sais. J'ai voulu aller à Étrangle-Chèvre, on y était passés ensemble, une fois, tu te souviens ? J'avais imaginé quelque chose de sensationnel, de terrible : un paysan qui aurait étranglé sa vieille bique de femme ou bien une chèvre maudite... En fait, je n'ai rien vu du tout, il n'y a rien, je suis revenue aussi vite que j'ai pu, je suis à bout de forces.

En vrai soldat de retour de guerre, Annie se laissa tomber sur une chaise avec un soupir et allongea les jambes.

Papa en resta abasourdi. Il contempla sa fille avec stupeur. Comment avait-il pu fabriquer une fille pareille ? Comment faire pour qu'il ne lui arrive rien ? Quand elle n'avait pas école, elle était seule, livrée à elle-même, il ne pouvait tout de même pas l'attacher...

— Annie, tu as trop d'imagination...

Elle sentit qu'elle avait échappé à l'orage... D'ailleurs, papa était-il capable de se mettre en colère contre elle ? Il faisait semblant, tout au plus.

— Mais papa, c'est ta faute si j'ai trop d'imagination, toi aussi tu les aimes, les histoires, puisque tu m'en racontes... Tous ces livres dans le grenier, avec plein de dessins fantastiques... j'adore ! De toute façon, tu ne voudrais pas que je n'aie pas d'imagination ?

Papa se mit à rire.

— Petite futée ! De l'imagination, tant que tu voudras. Mais je ne veux pas que tu coures les routes, ni que tu rentres à la nuit tombée. Maintenant, à la soupe !

Et voilà. Annie était une petite fille, dans une cuisine, son papa versait la soupe avec une louche. Il coupait du pain rassis dans son assiette, attendait qu'il gonfle. Tous deux mangeaient en silence, sous la lampe. On n'entendait plus que les bruits de bouche de papa, en train d'aspirer le contenu de sa cuiller, et ceux d'Annie, qui essayait de l'imiter.

Tout en mangeant, elle retournait son aventure dans sa tête. Enfin, quand elle fut arrivée presque au bout de son assiette, elle se gratta la gorge et murmura en hésitant :

— Papa, il faut que je te dise quelque chose...

Papa leva les sourcils :

— Oui, ma fille, je t'écoute.

— Tout à l'heure, je suis passée sur le vieux pont, et près de la rivière, j'ai vu quelque chose de bizarre...

Annie raconta l'histoire, mais sans avouer cette émotion qui lui avait serré la gorge, ni la tentation qu'elle avait eue de descendre sur la berge. Papa l'écoutait avec gravité, en la couvrant d'un regard intense, comme s'il devinait ce qu'elle ne disait pas. Quand elle eut fini, il prit la parole :

— Annie, tu as rencontré une laveuse de nuit. C'est très étrange, car on n'en voit plus guère. Peut-être n'est-ce pas un hasard qu'elle te soit apparue, justement à toi.

— Qui sont les laveuses de nuit ?

— Ce sont des ombres, des femmes qui sont mortes et qui ne peuvent trouver le repos, elles hantent le bord des rivières. On croirait qu'elles ne peuvent se détacher de notre monde.

— Et pourquoi font-elles la lessive ? demanda Annie.

— Nul ne le sait. Toutes sortes de légendes courent sur leur compte. Mon idée, c'est qu'elles tâchent de se laver d'une grande souffrance, c'est leur âme qu'elles tordent ainsi, espérant que le chagrin s'en aille au fil de l'eau... Est-ce qu'elle t'a parlé ? Annie ! La femme t'a-t-elle parlé ?

Annie tardait à répondre. Son esprit était sur le pont, elle entendait à nouveau le bruit flasque du linge sur la pierre, puis elle voyait la femme lentement se tourner vers elle...

— Non, elle ne m'a pas parlé.

— C'est bien cela, reprit papa, elles sont muettes. Elles lavent et jamais ne disent rien. Promets-moi, Annie, de ne pas retourner sur ce pont, de ne plus y retourner la nuit.

Papa semblait inquiet. Mais à l'instant où elle voulut le rassurer, Annie sut qu'elle allait faire une promesse qu'elle ne pourrait pas tenir. D'ailleurs, sans doute papa le savait-il déjà. Le problème d'Annie fut de ne pas trop mentir.

— D'accord, papa. Je te promets d'essayer.

Papa fit mine d'avoir retrouvé sa sérénité.

— Entendu, fit-il. Allons, il serait grand temps d'aller se coucher, qu'en penses-tu ? Veux-tu que je te dise un petit poème avant de t'endormir ?

— Oh oui !, répondit Annie. Je monte et tu me rejoins.

Elle grimpa l'escalier quatre à quatre. Comme elle aimait cette maison, tout embaumée de l'odeur des vieux livres et des champignons mis à sécher. Et comme elle aimait son papa-poète ! Elle se déshabilla rapidement, se brossa les dents et se glissa dans les draps pour l'attendre.

Il arriva bientôt.

— Cet après-midi, dit-il, je suis passé dans les bois. Il faisait beau. Il y avait un rayon de soleil sur les bouleaux, j'ai sorti mon carnet et je me suis assis au pied d'un chêne... Voici ce que j'ai écrit :

*Craquantes feuilles,
crépitanes sous les pas,
rousses virgules envolées des branches,
vivantes flammes sur le chemin
tombées comme moisson brûlante...*

Annie s'endormit. Elle fit ce rêve : elle se trouvait dans une grotte miroitante où se jouaient des reflets d'or. Devant elle, une femme peignait de longs cheveux d'un roux très clair. À chaque coup, le peigne faisait crépiter une traînée d'étincelles. Les mèches s'envolaient jusqu'au visage d'Annie. Lorsqu'elle en était effleurée, une bouffée de bonheur la suffoquait. La femme ne parlait pas, elle n'avait pas de visage, seulement une sorte de sourire sur des traits indistincts. Pourtant, Annie croyait la reconnaître, elle aurait voulu tendre la main, la toucher... mais la femme demeurait lointaine...

Le lendemain, Annie s'éveilla avec un sentiment de joie trop forte et l'impression d'une rencontre manquée.

Elle laissa passer plusieurs jours. Elle avait promis d'essayer. Mais près de la rivière, désormais, quelqu'un l'attendait, l'appelait, un être sans visage, aimé jadis, qui avait besoin d'être consolé.

Un soir, elle attendit que papa fût complètement couché et endormi. Elle laissa là son arc et son poignard, emporta seulement sa flûte. Elle descendit l'escalier à pas de loup, sortit dans la cour et se glissa dans la ruelle par la porte de derrière.

La nuit était tranquille. Annie marchait vite, sans peur. Que c'était étrange, tous ces gens couchés dans leur lit, qui ne se doutaient de rien, qui dormaient, simplement ! Bientôt, elle parvint au pont. Elle entendit le bruit, maintenant familier : un ruissellement, puis le chuintement d'un paquet de linge essoré. Elle inspecta la berge. La femme était là. Elle trempait ses cheveux, qui flottaient au fil de l'eau. Elle les relevait d'un grand geste, dans un faisceau d'éclaboussures, puis les empoignait et les tordait. Annie se tenait immobile. Elle la regardait faire, en silence elle lui adressait une question : « *Ne sais-tu pas que je suis là ? Pourquoi ne me regardes-tu pas ?* »

La femme se redressa, déploya sa longue taille et se tourna tout entière en direction du pont. Un sourire tremblait sur ses traits effacés. Elle n'avait pas de regard. Sur les lèvres d'Annie se formèrent des mots, une chanson venue du plus profond de son enfance :

*Mère, ne saurai-je jamais quel est ton visage ?
Ne me prendras-tu jamais dans l'eau de tes yeux ?
Ne me chaufferas-tu jamais aux flammes*

Elles se faisaient face. Puis on eût dit que la femme s'affaissait. La brume flotta à nouveau sur les eaux. Annie se sentit très fatiguée. Elle remonta vers la maison, se coula dans la ruelle, dans la cour, gravit en chaussettes les marches de l'escalier, et s'enfouit dans son lit, où elle s'endormit d'un lourd sommeil.

Le jour suivant, papa partit au travail plus tard que de coutume. Sa fille était triste. Il prépara le petit-déjeuner en silence. Soudain, Annie déclara :

— Papa, cette nuit j'ai vu maman.

Sans mot dire, papa écoutait. Annie semblait perdue dans ses songes. Puis elle continua :

— J'aimerais tant connaître son visage...

— Tu le connais, Annie. Son portrait est sur la cheminée et je t'ai montré des photos.

— Ce ne sont que des images, qui ne me disent rien et auxquelles je ne peux rien dire. Cette nuit, malgré ma promesse, je suis retournée sur le pont, et c'est tout mon être qui l'a reconnue, mon cœur, mon souffle, les mots qui me venaient à la bouche. Pourtant, je ne sais toujours pas quelle est sa figure. Elle est là, toute proche, et elle m'échappe...

— Annie, si proche qu'elle te semble, maman est très loin, par-delà une frontière qu'on ne franchit qu'une fois. Et toi, tu es de ce côté-ci, bien vivante.

— Mais elle, que deviendra-t-elle ?

— Ne t'inquiète pas. Elle sait que tu l'aimes. Ne te hasarde plus à la frontière des ténèbres. Tu appartiens au jour, au soleil.

Pendant quelque temps, Annie ne se soucia plus de rien. Du moins en apparence. Au fond d'elle-même, elle ne pouvait se résigner à ce que maman fût à jamais prisonnière du monde des ombres. Le désir la brûlait de voir au moins une fois ce visage dont elle n'avait plus souvenir. Une nuit, n'y tenant plus, elle se faufila à nouveau par la porte de la cour.

Maman serait-elle là ? Près du pont, elle tendit l'oreille. Aucun bruit. Soudain, la femme surgit, souple, élancée. Elle souffla sur sa paume, comme pour envoyer un baiser. Annie s'avança, jusqu'à toucher l'autre berge. Là, sans trop savoir pourquoi, elle porta la flûte à ses lèvres. Et sa flûte se mit à chanter. Elle lançait un lien ténu qui s'allongeait au-dessus des eaux, s'enroulait autour de la femme, autour de ses poignets, de sa taille. Alors se produisit ce qu'Annie espérait : la femme se mit à bouger.

« Je dois l'arracher à cette rive maudite, se dit Annie, et la ramener vers la vie. »

La femme peu à peu quitta sa place, longea la rivière. Quand elle la vit sur le point d'atteindre le pont, Annie se détourna et, sans cesser de jouer, prit la direction de la ville. Elle avançait très lentement, halait derrière elle la silhouette légère, pourtant si lourde.

« Je ne dois pas lâcher, se répétait Annie, je ne dois pas me retourner ni m'arrêter de jouer. Tant qu'elle est sur le pont, je dois avancer, tirer, tirer encore. Quand elle aura mis le pied de l'autre côté, à ce moment-là seulement, je pourrai la regarder. »

Enfin voici l'autre bord, la rue qui monte vers la maison. Elle est arrivée, presque. Un pas, encore un... Annie reprend son souffle, jette malgré elle un coup d'œil par-dessus son épaule... juste le temps de sentir une ombre disparaître. À peine entrevu, le visage désiré s'est évanoui. Annie est seule. La flûte tombe de sa bouche.

À ce moment-là, deux bras solides entourent ses épaules, deux grandes mains l'étreignent, lui caressent les cheveux. Elle enfouit son nez dans une odeur de laine et de champignon, avant de sombrer.

Curieusement, quand elle reprit conscience bien plus tard, Annie se sentit en pleine forme : légère, comme après une forte fièvre. Papa, lui, semblait fatigué mais joyeux.

— Ah ! s'exclama-t-il. Mon petit soldat s'éveille.

Le soleil brillait, il faisait beau. Le petit-déjeuner était excellent. Papa ne travaillait pas aujourd'hui.

— J'ai pris quelques jours de vacances, expliqua-t-il. Je me suis arrangé avec mes collègues.

— Si nous allions nous promener ? proposa Annie.

— Allons-y, répondit papa.

Annie glissa son instrument dans sa ceinture, papa vérifia que le verrou de la porte de la cour était bien tiré, et ils sortirent la main dans la main par la porte de devant.

Leurs pas les portaient sans qu'ils y pensent. Il y avait dans les rues un parfum d'automne, une lumière douce et bleue. Par-dessus les murs des jardins éclatait l'or des feuillages. Soudain, à l'entrée du pont, Annie s'immobilisa.

— Eh bien, mon petit soldat, on n'avance plus ? fit papa.

La stupeur la figeait : près des lavoirs, à l'endroit où se tenait la femme quand elle lançait en l'air son éventail de gouttes, se dressait maintenant un arbre magnifique : un saule au feuillage lumineux, touffu, dont les branches retombaient sur le sol, jusque dans l'eau, où elles flottaient comme une chevelure.

Annie lâcha la main de papa. Elle dévala l'autre versant du pont, courut sur le sentier qui longeait la rivière, écarta les ramures du saule

et pénétra dans cette grotte miroitante. Elle jeta les bras autour du tronc et demeura longtemps la joue contre l'écorce. Puis elle s'adossa à l'arbre. Parfois le vent balançait les branches, les flammes rousses l'effleuraient. « Plus jamais, songea-t-elle, il n'y aura sur cette rive d'âme en peine, plus jamais de laveuse de nuit. Maman a trouvé la paix. »

À travers les branches, Annie apercevait la lumière, le visage de papa. La flûte jaillit sous ses doigts. Son chant s'élança vers le soleil.





II

FRANCI ET LES DAMES BLANCHES

C'EST L'ESTELLE qui l'affirme : l'oncle Francis – Franci, comme elle dit – était un sacré buveur. Pas le mauvais bougre, loin de là. Quand les petites nièces s'en venaient à Prenay, pour les vacances, il leur préparait à chacune une bourse avec des pièces.

— Vous m'entendez, commandait-il, vous achèterez des bonbons et du chocolat.

Et quand elles s'en retournaient, elles emportaient de quoi se faire confectionner une robe.

Non. Ce n'était pas le mauvais homme. Son problème, à l'oncle Franci, c'est qu'il était veuf. Depuis si longtemps qu'il ne se souvenait même plus de la date de départ de sa défunte épouse. Et comme il n'avait plus de femme à la maison pour le réprimander, il poussait sur la chopine. Chaque semaine, il se rendait au bourg de Reuilly, pour le marché, avec dans sa carriole quelques légumes, deux trois volailles, ou bien... il y allait comme ça, pour rien, pour se promener, sur sa jument. Blondie, qu'elle s'appelait. Fallait voir ! un monument ! une croupe... ! Au sortir de l'auberge, tout le monde se demandait comment il parvenait à remonter dessus : à plat ventre, il basculait de l'autre côté, ou alors, juché sur l'abreuvoir, il l'enfourchait à l'envers. Il lui arrivait tout bonnement de s'asseoir sur son dos comme sur une chaise, les deux pieds du même côté. Bien souvent, Blondie rentrait à Prenay sans personne pour lui tenir la bride. Elle traversait la cour, retrouvait son écurie et son foin. Dessus, l'oncle Franci ronflait.

La vérité, c'est que l'oncle Franci s'ennuyait. Malgré les noix à ramasser, malgré sa vigne – et sa vigne s'amenuisait de plus en plus, à mesure qu'il prenait de l'âge –, les jours d'automne s'étiraient bien gris derrière la fenêtre. Dans la cour, on ne voyait plus beaucoup de jeunesse. Comme animation, il n'y avait guère que les poules et le chien, et sa sœur Estelle, à l'autre bout, dans sa mesure... Mais l'Estelle, elle vivait de son côté. À peine le soir tombé, l'oncle Franci se glissait dans les draps, son bonnet de coton sur la tête. Sans femme,

son lit lui faisait froid. Alors, ma foi, l'oncle Franci visitait l'auberge du bourg plus souvent qu'à son tour et rentrait chez lui fin soûl à la nuit noire.

Une nuit que tout embrumé il s'en revenait sur Blondie, la fantaisie le prit de faire le détour par Diou, où se trouve le cimetière.

« Allons donc voir où en sont les ancêtres », rumina-t-il.

Se dirige vers Diou, longe le mur, se laisse choir, plante là Blondie qui heureusement, à cette heure, n'avait guère envie de s'évader... Quand il poussa la grille, il la trouva grinçante, mais il ne s'en émut pas. Cette grille, elle avait toujours grincé. Comme à l'accoutumée, il emprunta l'allée de gauche pour visiter cette drôle de ville.

« Ici, la Gouriche... quand je pense comme elle dansait celle-là ! Et lui, le Beigneux, qui conduisait ses bêtes au foirail, était-i rouge, était-i gros ! Ça lui a pas réussi. Et les Ollivier, qu'étaient des arrière-cousins de ma grand-mère, y a plus grand monde qui vient les voir, les pauvres, leur tombe, elle est toute mangée ! Et le Joseph, il est arrangé avec sa croix de travers... Ah, te voilà toi, ma pauvre défunte, pas bien belle que t'es, » fit-il en redressant un brin de buis planté dans le sable.

L'oncle Franci fit le tour complet avec un petit mot pour chacun, puis revint vers l'espèce de carroi(2) planté d'un sapin, à la croisée des grandes allées. Là, ce qu'il vit le laissa pantois : trois dames blanches exécutaient un branle(3). Fines, légères, dansantes et rebondissantes sur leurs pieds de brume.

« Il me semble bien les reconnaître, se dit le Franci, ce serait des filles de ma jeunesse que ça ne m'étonnerait pas ! »

Solennelles, elles oscillaient face à face, se croisaient, changeaient de figures comme au quadrille(4). Pour un peu Franci aurait cru entendre la vielle. Du coup, il sentit revenir sa galanterie passée.

— Mesdames, fit-il en balayant le sable avec le large chapeau qu'il portait d'ordinaire vissé sur le crâne, il vous manque un quatrième pour la bourrée carrée(5) !

Il crut les voir balancer de la tête, et le voilà parti à arrondir les bras, à cogner du talon, de l'avant, de l'arrière, comme dans ses jeunes années. Pas pour longtemps. Notre Franci était trop soûl, trop vieux. Il fut vite essoufflé. Les filles de brume dansaient toujours, leurs robes ondulaient en cadence. Lui les regardait, en reprenant haleine. Soudain, il eut une inspiration. Et tendant son bras à la plus proche :

— Maintenant, ma mie, si je peux vous prier, j'ai là ma monture... fit-il d'un ton pompeux, avec une large envolée de son chapeau vers l'entrée du cimetière.

La belle se détacha du trio dansant, laissa flotter une impalpable main sur le bras de Franci puis, de sa démarche légère, glissa aux

côtés de l'ivrogne. La porte grinça. Derrière le mur, Blondie attendait, assoupie. Franci prêta son appui à sa cavalière, qui se souleva sans peine et s'installa avec grâce sur les larges fesses de la jument. Celle-ci ne parut même pas s'en apercevoir. Et, le sabot traînant, elle ramena son maître qui marchait à ses côtés en le tirant par la bride, jusqu'à Prenay. Dans la cour, la demoiselle sauta à terre avec toujours autant d'aisance. Blondie rejoignit son écurie. Après avoir longuement fourragé dans ses poches à la recherche de ses clés, Franci réussit à ouvrir et s'engouffra dans sa carrée(6) en remorquant son invitée. Il eut juste le temps de quitter veste et pantalon avant de tomber sur son lit et de sombrer dans un sommeil de bûche.

Aux petites heures, il se réveilla, glacé jusqu'aux os. Un froid de banquise venait de côté, là où jadis couchait la Louise, sa défunte. Il chercha de la main, à tâtons, ce qui lui faisait une telle glace. Ses doigts rencontrèrent une zone de froid humide. Du coup, malgré la tête qui lui sonnait fort, il se redressa. Ce qu'il vit lui fit hérisser les cheveux. On aurait dit un linceul recouvrant un corps étendu de tout son long. Le suaire(7), à l'endroit du visage, faisait des creux d'où semblait provenir un souffle d'outre-tombe. Franci ne fit ni une ni deux : il sauta à bas de son lit dans ses sabots, et tel qu'il était, en chemise et caleçon, s'en alla chez l'Estelle battre des poings à sa porte.

— C'est moi, le Franci, je couche avec un fantôme, il est dans mon lit !

Mais l'Estelle en avait soupé de ses contes d'ivrogne. À cette heure-là, elle n'avait nulle intention de se lever.

— Va-t'en donc chez le curé, tu verras ce qu'il te dira !

Et notre Franci de galoper à travers la campagne, les pans de chemise au vent, jusqu'à Diou. En prenant soin d'éviter le cimetière ! Frappe à la porte du curé, attend, tout essoufflé, tremblant de froid et de frayeur. Enfin, la porte s'entrebâille, le curé pointe son nez.

— Ben quoi, mon fils ? C'est-i une heure pour un chrétien ? Il n'est pas encore temps de chanter matines(8) ! Qu'est-ce qui t'amène ?

— Pardon, mon père, mais savez-vous ? Mon lit qu'était si froid sans ma Louise, maintenant, il l'est bien plus encore...

Le voilà qui commence à dévider son histoire, à partir du début, en s'embrouillant passablement. Le curé sentit qu'il en avait pour un moment. Comme lui aussi était en liquette, il fit entrer Franci, le fit asseoir et posa la cafetière sur le poêle.

— *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, amen.* Je t'écoute en confession, mon fils, voilà au moins dix ans que ça n'a pas dû t'arriver.

À la fin du récit, le curé, qui avait manqué de s'endormir à plusieurs reprises, décida que son client était mûr pour un sermon :

— Tu veux que je te dise, Franci ? T'étais soûl ! Et tu l'es encore. T'as les oreilles qui sonnent et les yeux qui chavirent. Tu fréquentes

trop l'auberge. Rentre chez toi, je suis sûr qu'il n'y a plus personne, et prends de bonnes résolutions.

— Ça non ! Je rentrerai pas tant qu'elle y sera !

— Alors voilà ce que tu vas faire...

Le curé expliqua à Franci la marche à suivre.

— De toute façon, la nuit est fichue, conclut-il, autant aller dire matines. Pour ta pénitence, tu vas m'accompagner.

Il lui donna une culotte, une veste et, suivi de ce paroissien apeuré, il gagna la petite église au clocher de guingois.

Franci ne rentra pas chez lui de la journée. Il aida aux offices, porta les burettes(9), balaya l'église, dépoussiéra l'harmonium qui rendit quelques soupirs déchirants. Le reste du temps, il se fit petit dans un coin de la cure et but de l'eau. Il ne rejoignit sa maison qu'à la nuit tombée, point si faraud que la veille. Il frappa timidement à sa propre porte, la poussa, fit le geste de se découvrir et, depuis le seuil, s'adressa à l'être qui occupait son logis dans les termes qui suivent :

— Bonne dame, permettez que je vous reconduise à votre domicile...

À peine avait-il parlé qu'une ombre dansante, tenue comme une vapeur, glissa par l'ouverture. Franci siffla Blondie, non qu'il eût vraiment nécessité d'une monture – de Prenay à Diou, la distance n'est pas si grande –, mais il sentait le besoin d'une compagnie, de ce gros corps chaud près de lui pour faire la route. En réprimant sa tremblote, il tendit galamment son bras. La dame y posa sa main de nuée et sauta sur la croupe. Et ils prirent la route du cimetière.

À minuit, Franci poussa la grille. Sous le grand sapin, les filles blanches ondulaient. Muettes, gracieuses. Franci lâcha la dame qu'il tenait par un doigt vaporeux et la poussa vers ses deux compagnes. Elle reprit sa place et les trois ombres poursuivirent leur danse.

Franci s'inclina très bas et murmura :

— Bien le bonsoir, Mesdames...

Puis il fila sans demander son reste.

Blondie et lui s'en revinrent à Prenay plus lestement qu'à l'ordinaire. Plutôt que d'aller se coucher dans son lit, Franci dormit à l'écurie, avec la jument.

Bien chaud qu'elle lui tint, cette nuit-là. De cette date, on ne le vit plus guère à l'auberge. Les jours de marché seulement, pour une chopine ou deux, pas plus. Et chaque soir, rentré chez lui dès la chute du soleil !





III

LE FANTÔME DE L'AVARE

IL ÉTAIT UNE FOIS près de la petite cité de Jonquière, au royaume du Saguenay(10), un vieil homme qui habitait seul dans une maison en pierre des champs. Une belle galerie couverte faisait presque le tour de l'édifice, arrêtée seulement par la cuisine d'été(11) qui faisait saillie vers le nord. Le toit, bien charpenté et percé de jolies lucarnes, était recouvert de bardeaux qui changeaient de couleur selon les saisons : brun en été, blanc en hiver. Deux cheminées massives s'élevaient aux extrémités de l'habitation. Plus loin, un apprentis frêle et léger protégeait les cordes de bois(12). Le vaste terrain était ombragé par des peupliers et bordé d'une rangée de petits cèdres qui servaient de clôture. On entrait dans ce domaine par une porte cochère que défendait un chien, qu'on ne voyait pas, mais dont on entendait à toute heure du jour les aboiements terribles.

Cette grande demeure était habitée par un vieux monsieur au dos voûté qui s'appelait Grégoire Tremblay. À Jonquière, cependant, où l'on voyait parfois passer son ombre tordue les jours de marché, on l'avait surnommé « Quinze-cennes »(13) Tremblay, parce qu'il était près de ses sous : c'était un avare plus avaricieux encore que Séraphin(14) !

Son vice ne connaissait pas de limites. Par exemple, il avait cessé de parler le jour où il avait entendu que le silence est d'or et que la parole est d'argent. À l'église, lorsque l'on passait le panier d'osier pour les offrandes, il faisait semblant de mettre une piastre et, au passage, en dérobaient deux.

« Charité bien ordonnée commence par soi-même », pensait-il pour se justifier.

Il avait ruiné par des intérêts gigantesques toutes les familles qui exploitaient ses terres, si bien que ces terrains, désormais abandonnés, retournaient en friche.

Notre avare vivait en marge du monde et cachait ses richesses au fond de sa maison. Quand quelqu'un s'approchait de chez lui, il détachait son chien qui courait en jappant après l'infortuné voyageur.

Lorsque cet animal mourut, après bien des années d'abolements et de mollets martyrisés, Quinze-cennes Tremblay fut triste. N'allez pas croire qu'il avait du chagrin ! C'est qu'il fallait acheter un autre chien et cela représentait une dépense ! Il essaya d'amortir les frais en faisant un bonnet avec la peau du chien, mais le bonnet ressemblait plutôt à un misérable ours en peluche. Il voulut ensuite vendre la viande à deux Attikameks(15) qui passaient par là, en affirmant, mi-sérieux mi-goguenard, que c'était du castor... En vain. Il décida donc de faire le chien lui-même. Quand un étranger arrivait, il se cachait dans un bosquet et se mettait à aboyer. Les soirs de pleine lune, il hurlait comme un loup. Enfin, il laissait des saletés sur le chemin pour faire croire que la bête vivait toujours. La terreur fut grande, car les hurlements mêlaient voix humaine et cris animaux. On parla bientôt de l'existence d'un loup-garou.

Vous comprenez bien que plus personne n'osa emprunter le chemin conduisant chez Quinze-cennes Tremblay. Après plusieurs années, cette route, lentement, fut recouverte par des talles(16) de bleuets(17) sauvages pour disparaître enfin complètement des regards, et du souvenir des hommes.

De nombreux hivers passèrent. Combien exactement, on l'ignore. Mais il en passa tant que les petits arbres pas plus grands que des brins d'herbe devinrent assez grands pour que les enfants y construisent des cabanes.

Un soir d'hiver, le jeune professeur Elzéar Ouellet qui, enfant, avait lui-même construit des cabanes dans ces arbres-là, se prépara pour partir de Jonquière afin de rentrer à Hébertville, rejoindre sa famille. C'était la veille de Noël, et ses bagages étaient gonflés de cadeaux. Son voyage s'annonçait mal : il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors ! Un vent à décorner les bœufs soufflait depuis des heures.

— Apparence(18) qu'il y aura une tempête, dit un curé à Elzéar.

— Beau dommage(19), monsieur le curé ! Mon cheval en a vu d'autres !

Il s'installa dans sa carriole et partit aussitôt. Bientôt, il fut recouvert de neige et, après quelques miles(20), il ne vit plus rien. Il dut se rendre à l'évidence : la tempête était bien prise, la nuit se confondait avec la forêt et les rafales de neige l'étouffaient.

« Beau dommage, monsieur le curé ! » pensa-t-il tristement, en regrettant sa forfanterie.

Ne pouvant continuer en carriole, il décida de mettre ses raquettes, de prendre son sac et de chercher quelque retraite de chasseur qui aurait pu lui offrir un abri pour la nuit.

Il cherchait, il cherchait ! Toujours en vain ! Désormais, il était perdu : il s'était écarté(21) définitivement. Dans la panique, il entendit japper derrière lui. Un chien semblait le poursuivre. Seul dans la

tourmente, ainsi égaré, un chien aux trousses, le pauvre Elzéar était bien mal amanché(22). Mais c'est bien connu, quand le bon Dieu ferme une porte, il ouvre une fenêtre. Elzéar fut bien heureux d'apercevoir soudain, au loin, la lueur d'une petite lumière qui filtrait à travers les carreaux d'une fenêtre. Quelle chance !

— Une maison ! Je suis sauvé !

Elzéar se mit à courir de toutes ses forces. Derrière lui, les aboiements du chien se faisaient plus forts, plus distincts. La peur le transporta, et Elzéar courut encore plus vite. Puis, après être passé sous une porte cochère, il se trouva devant une vieille maison en pierre des champs. Il gravit l'escalier de la galerie et arriva devant une grande porte. Il tira la sonnière.

— Vite ! Vite ! Ouvrez-moi ! Je vous en prie ! Je suis dans le besoin ! Au secours !

Il y eut des pas lents dans la maison, des bruits de chaînes. Enfin, lorsque l'on eut tiré la chevillette et que la bobinette eut cherré (ce qui sembla une éternité à notre jeune ami !), la lourde porte s'ouvrit.

— Soyez le bienvenu, dit à Elzéar, d'une voix profonde comme une caverne, un vieillard décrépi, mal rasé, au teint hâve et aux yeux noirs.

Elzéar ne se fit pas prier, surtout que le chien aboyait encore derrière lui.

— Merci monsieur ! Que je vous donne la main !

Elzéar enleva l'une de ses mitaines et, bien qu'il eût lui-même la main gelée, celle du vieillard la glaça davantage. Vivement, il la retira de celle du vieux monsieur. Il jeta alors un coup d'œil surpris à la maison.

L'intérieur, riche et accueillant, comportait un beau plancher verni tout en érable, des murs recouverts de cèdre (ce qui conférait à la demeure un exquis parfum), une grande table en chêne, des chaises aux motifs floraux sculptés, un vaisselier teint avec du sang de taureau, plusieurs coffres recouverts de métal aux décorations imprimées. Dans l'âtre, un bon feu s'agitait. Partout, des panaches d'originaux(23) rappelaient des automnes aux chasses généreuses. Une superbe horloge comtoise marquait la paix des heures passagères. L'horloge sonna douze fois.

— Minuit, dit sourdement l'hôte d'Elzéar.

— Pardonnez-moi de survenir à cette heure, répliqua le voyageur tout enneigé. Joyeux Noël quand même, mon bon monsieur !

— Il est minuit, murmura le vieillard.

Dans l'émotion, Elzéar avait plutôt considéré la demeure qu'il n'avait toisé le vieux. Comme il était pâle ! Comme il était maigre ! Comme sa voix était grave ! Dans son œil brillait une lueur étrange. Et que dire de ses vêtements tout en guenilles ! Le vieil homme était

habillé comme la chienne-à-Jacques(24) !

— C'est un bel adon(25) qui vous porte jusqu'ici, ricana malicieusement le vieux, j'allais justement me mettre à table...

Elzéar enleva donc son capot, car on ne mange pas avec ses vêtements d'hiver : cela réchauffe la bière. Sur la table se trouvait un splendide couvert qu'il n'avait pas remarqué au début. Il alla s'asseoir au bout de la table. Le vieux, lui, se rendit lentement à l'autre extrémité. Quand le vieillard marchait, on n'entendait pas craquer le plancher de bois. Étrange... Un magnifique bouquet de fleurs rehaussait les dessins délicats de la porcelaine de Chine. Un candélabre en fer forgé lançait dans l'air mille illuminations.

Elzéar avait grand-faim et il se jeta à coups de cuillerées gigantesques dans la soupe-aux-gourganes(26). Comme il était safre(27), il en mangea tant et tant qu'il crut vider la soupière, mais elle ne se vidait jamais. Étrange...

Ensuite, il trouva sur la table des cretons(28), de la tourtière(29) et de la tarte-au-sucre(30). Alors qu'il terminait une pointe de tarte, il observa autre chose qui lui parut singulier. Comment le vieux faisait-il pour lui présenter des plats qui n'étaient plus de saison ? Il y avait belle lurette que le temps des gourganes et des sucres était passé ! Les fleurs, d'où venaient-elles donc ? Et le vieux lui-même ne semblait pas avoir mangé... Étrange...

L'horloge sonna soudain douze coups.

— Il est minuit, soupira le vieil homme.

— Encore ! Ah ça ! mon maître, mais il est donc toujours minuit chez vous ?

Le vieux alors se dressa sur son séant, ou plutôt il s'éleva dans l'air léger. Il devint encore plus blanc qu'il ne l'était, puis il se mit à flotter comme un nuage. Elzéar sentit que son cœur allait s'arrêter. Ce vieillard à la main si froide, au teint si pâle, à l'œil si noir... oui ! C'était un fantôme ! Le jeune homme s'agrippa à sa chaise. Il aperçut alors que la flamme des chandelles du candélabre n'était pas ordinaire ; chaque petite flamme était en fait un feu follet qui s'agitait joyeusement, et le feu qui dansait dans l'âtre brûlait de lui-même, sans l'aide de bois ou de charbon !

Elzéar voulut hurler et se sauver à grandes enjambées mais, inexplicablement, il ne pouvait ni crier ni courir : il se trouvait comme paralysé de peur et de stupéfaction.

« Quelle est cette sorcellerie ? » pensa Elzéar qui se voyait défaillir.

— Mon jeune ami, dit alors le vieux fantôme, je suis Grégoire « Quinze-cennes » Tremblay. Il y a des lustres que j'attends qu'un voyageur égaré, qu'un survenant(31), passe par ici la nuit de Noël. Jadis, par une nuit semblable à celle-ci, un jeune homme qui s'était perdu en forêt parvint à ma maison. Il frappa pour que je lui ouvre. Je

l'entends encore : « Ouvrez, monsieur Tremblay, ouvrez-moi, il fait froid et je vais mourir si vous ne me faites point entrer ! Il est de tradition de toujours accueillir avec joie le survenant ! Au secours, j'ai tant froid ! »

Mais mon cœur, à force de vouloir des pierreries, était devenu lui-même comme la pierre. Je craignais que ce ne fut là quelque ruse pour voler mes trésors et vider mes coffres précieux ! Or, dans le coffre de l'avare, dort le diable... il est dans le coin de chaque pièce d'argent et je l'ignorais ! C'est lui qui pousse l'avaricieux à accumuler avec sueur ce dont il devra tôt ou tard se départir avec des larmes ! C'est lui encore, je le sais maintenant, qui m'empêcha d'ouvrir ma porte. Tandis que le pauvre garçon frappait et frappait, moi je mangeais comme un glouton, et je m'enivrais ! Il frappait encore lorsque je décidai d'aller au lit pour m'endormir sur mon matelas bourré de billets. Il mourait lentement de froid tandis que moi, je réchauffais mon âme à la pensée de mes richesses.

Le fantôme trembla un peu, car les fantômes, on s'en doute, sont légèrement vêtus. Après avoir toussé, il reprit :

— Je fus si vil, que Dieu, tout encoléré(32), me fit mourir le lendemain. Voici comment : j'avais caché une pièce d'or dans une cruche de whisky. Mais, lorsque je voulus boire un coup, j'oubliai ma précaution et je m'étouffai avec l'écu. Je devins tout bleu et mon cœur cessa alors de battre. J'ai été condamné à la fantômerie, à errer dans cette maison, dans l'attente qu'un autre survenant soit porté par le destin jusqu'ici la nuit de Noël. Toutefois, un démon, en aboyant, effrayait les voyageurs qui n'osaient venir se réfugier chez moi. Je vous remercie. Grâce à vous j'ai pu, en vous accueillant avec bonté, sauver mon âme de la damnation éternelle. Il ne faut jamais oublier de bien recevoir celui qui survient à l'improviste ! Adieu.

Le fantôme disparut et Elzéar entendit un hurlement semblable à celui d'un loup : c'était le diable enragé d'avoir perdu une âme pour son enfer. Le hurlement fit sur Elzéar une impression aussi forte que le fantôme si bien que, à bout de nerfs, le jeune homme s'évanouit.

Elzéar fut tiré de son évanouissement par un rayon de soleil matinal qui lui réchauffait le nez.

Dans la maison, il ne restait rien du faste de la veille : tout était délabré et en ruine ! Par la porte lézardée entra un vent qui sifflait bruyamment. Le parquet abîmé par les intempéries – car le toit laissait entrevoir le ciel – s'était formé un tapis de givre. Les murs étaient fissurés, les pierres des cheminées avaient été fendues par la rigueur du climat.

Elzéar se leva, engourdi de sommeil et de froid, puis il fit quelques pas dans la pièce.

— Comme tout est désolant !

En effet, les meubles étaient complètement vermoulus. Sur la table, il y avait les restes depuis longtemps putréfiés d'un grand repas. La vaisselle était toute cassée et la soupière ne contenait que le cadavre d'un gros crapaud congelé. Un pot de fleurs, vide et solitaire, semblait avoir perdu le souvenir des lilas et des marguerites. Des panaches d'originaux servaient de plaisants refuges aux écureuils endormis. Un candélabre avait l'allure d'une main griffue et glacée. Partout, dispersés çà et là, des coffres vides, cassés, éventrés.

Le jeune homme songea alors à son aventure de la veille : la tempête, l'aboiement d'un chien, sa course désespérée vers une maison puis... N'était-ce qu'un rêve ? Le repas somptueux, l'accueil du vieillard... le fantôme... ! Et cette maison abandonnée ! Avait-il rêvé ? Elzéar était-il entré ici pour tomber, vanné de fatigue, sur le parquet abîmé ?

— Quelle histoire à raconter à mes parents ! s'exclama Elzéar en quittant la maison dans l'espoir de retrouver son cheval, sa carriole et ses précieux cadeaux de Noël.

Il sortit donc et n'avait fait que quelques pas dans la neige molle, quand il entendit un bruit qui le fit tressaillir.

Il s'élança vers la maison, gravit l'escalier pourri, entra dans la pièce et courut vers la cheminée. Son sang soudain ne fit qu'un tour et il comprit alors d'où provenait ce bruit : c'était la vieille horloge comtoise qui sonnait encore les douze coups de minuit...





IV

LA FILLE QUI A MARIÉ UN MORT

IL ÉTAIT UNE FOIS une famille de paysans composée de trois filles et d'un garçon nommé Jean-Baptiste. Lorsque les filles eurent atteint l'âge où l'on ne joue plus avec des catins(33), leur père dit :

— Il faut vous marier !

La première fille parlait d'abondance et avait la mémoire des noms, si bien qu'elle devint femme d'ambassadeur.

La seconde, elle, écoutait peu mais parlait couramment l'anglais : elle devint femme de ministre.

La troisième, enfin, était belle comme le sont normalement les nichettes(34), maline(35) comme une singesse(36) et ne parlait que le français. Seulement, elle avait un étrange désir : elle voulait marier un mort...

Quelle ambition singulière ! penserez-vous, mais le désir de marier un mort, quand on l'examine de près, n'est point au fond une si capricieuse requête, si l'on songe aux maris qui, bien en vie, font passer des soirées mortelles à leurs épouses !

Le père pouvait lui présenter les meilleurs prétendants, rien n'y faisait. La fille voulait marier un mort, un point c'est tout.

— Moi, tant qu'à me marier, je marierai un mort ou je ne me marierai point !

— Arrête donc de faire simple(37) ! lui répondait la mère.

— Comme tu es extravagante ! disait le père en soupirant.

— T'es capricieuse pour vrai, toi ! lançait en riant Jean-Baptiste.

Quand elle atteignit l'âge de trente ans et qu'elle risquait de finir vieille fille, un matin, on frappa à la porte. La mère alla répondre. Dans l'embrasement de la porte se dressait un beau gars planté comme une armoire à glace, blême comme un brouillard, pâle comme... la mort !

— Assoyez-vous, monsieur, lui dit la mère. Elle appela son mari, sa fille et son garçon parce qu'elle avait un peu peur de rester seule avec ce survenant(38).

— C'est ici qu'il y a une fille qui veut marier un mort ? dit

l'étranger.

— Oui, c'est bien cela, répondit le père en mâchouillant sa pipe.

— Bon, eh bien moi je suis un mort et je demande votre fille en mariage.

On imagine la stupéfaction de tous car, en général, les morts ne font pas de demande en mariage. Jean-Baptiste tremblait un peu, la mère, pour sa part, s'était placée à ras(39) son mari. Seule la fille ne broncha pas. Le survenant ne lui faisait pas peur. Elle semblait, au contraire, plutôt ravie de ce mort au si beau visage et à la si vivante allure.

En voyant cela, le père, bien content de trouver un parti pour sa fille, accorda la main de la fantasque nichette. On prit un grand verre de gin pour sceller l'affaire, puis le mort s'en alla, en disant qu'il reviendrait le surlendemain. Organiser un mariage avec un mort est une chose qui se fait en criant ciseau(40). Il y a peu d'invités et, comme il y a apparence que les morts mangent peu, un buffet froid suffit. En plus, la chose très pratique lorsque l'on marie un mort – qui expédie encore davantage l'affaire – c'est que l'Église dispense de publier les bans et de suivre le cours de préparation au mariage (cela dit en passant à ceux que la chose intéresserait).

Après une cérémonie assez courte où la traditionnelle phrase du sermon nuptial « ... jusqu'à ce que la mort vous sépare... » résonna bien étrangement, le mort et sa nouvelle épouse reçurent les traditionnels vœux de bonheur.

— Asteur(41), dit le mort, suivez-moi.

Le père, la mère, Jean-Baptiste et la mariée le suivirent donc. Ils arrivèrent tout droit au cimetière. Le mort s'arrêta devant une tombe puis se dévira(42) vers les autres, prit la main de sa femme et dit :

— Asteur, disons-nous adieu. C'est ici que nous rentrons.

Il sortit alors de son veston une petite baguette d'à peu près dix-huit pouces(43) de long et en frappa le sol. La terre s'ouvrit de quatre pieds(44) de largeur et laissa apparaître un bel escalier en bois franc bien huilé, qui descendait dans les entrailles de la terre aussi loin qu'ils pouvaient voir.

— Venez quand cela vous fera plaisir, dit le mort à sa belle-famille. Frappez le sol avec la baguette que je vous laisse et il s'ouvrira. Vous pourrez alors descendre venir nous trouver(45). Pour revenir, il suffira de monter l'escalier et de frapper de nouveau avec la baguette.

La fille-embrassa ses parents, puis s'engouffra dans l'escalier avec son mari. L'escalier craquait un peu, si bien que lorsqu'il ne fut plus possible de les suivre des yeux, on les suivit avec les oreilles. Après quelques minutes, la terre se referma.

— Une femme d'ambassadeur, une femme de ministre et une femme de mort, j'ai bien placé toute ma famille ! lança joyeusement le paysan qui, après avoir offert un coup de gin à sa femme et à son fils (il avait

toujours une petite bouteille cachée dans la poche de son gilet), retourna tout heureux dans son rang(46).

La fille et son mort de mari arrivèrent au bas de l'escalier. Il faisait nuit noire. La nouvelle épouse était un peu inquiète, car elle avait toujours eu peur de l'obscurité. Elle serra très fort la main du mort. Aussi incroyable que cela puisse paraître, sous la terre se trouve un autre monde, un peu comme le nôtre, avec des paysages, des rivières, des habitations, un ciel, plus opaque et moins bleu, mais néanmoins joli. Après un temps assez court, la fille s'habitua à la noirceur et vit que des étoiles éclairaient le chemin qu'ils parcouraient.

Ils marchèrent longtemps, très longtemps, jusqu'à ce que se découpat de l'obscurité une sorte de maison de marbre avec un portail de bronze percé d'un trèfle. Le mort prit sa femme dans ses bras et lui fit passer le seuil de la porte, comme c'est la tradition (même parmi les défunts). Dans la demeure, il y avait une forte odeur d'humidité.

— Il faudrait faire un peu de lumière quand même, suggéra la nouvelle épouse, curieuse de voir l'intérieur de son nouveau logis.

Le mort alluma donc un gros cierge pour faire de la clarté. Elle fut horrifiée ! Cette maison était en fait un affreux caveau aux murs lambrissés, plein de boue et de vers dégoûtants ! Au lieu d'un lit nuptial, il y avait une tombe en bois, sale et pourrie par l'humidité. La fille se tourna alors vers son mari pour lui demander ce que cela signifiait. Vision terrible ! Le mari, assez joli sur terre, n'était plus qu'un épouvantable squelette !

— Tu voulais marier un mort, la belle ? Tu l'as à présent !

La fille poussa un hurlement. Elle voulut s'enfuir, mais le mort l'attrapa par un bras. La fille sentait le froid contact des os sur sa peau lisse.

— Bon, ma femme, asteur allons nous coucher pour toujours, puisque l'heure est arrivée pour moi de retourner m'étendre au creux de mon cercueil.

Le squelette prit alors un très long chapelet et attacha sa « femme » à côté de lui, de telle manière qu'elle ne pût plus bouger. Il se coucha alors dans le cercueil, poussa un long bâillement, puis s'endormit à jamais.

La pauvre fille essayait bien de se libérer, mais n'y arrivait pas. Autour d'elle grouillaient des vers et d'autres insectes qu'on ne voit pas sur terre. Lentement, le cierge se consuma et la flamme s'éteignit en dégageant dans l'air un âcre parfum. L'obscurité enveloppait désormais les sanglots déchirants de la fille.

À l'aube, un peu de clarté entra par une fissure et le trèfle du portail, doux rayon qui permit à notre fille de distinguer deux paires d'yeux qui la fixaient. C'était un rat et un corbeau que l'odeur de la

chair rose de la fille avait attirés.

— Quand elle sera morte, dit le rat, je lui mangerai le nez, les joues et les lèvres.

— Et moi, croassa le corbeau, j'irai becqueter ses yeux et sa langue. Quel festin nous ferons, Messire du rat ! Croa ! Croa !

— Ayez pitié de moi, dit la fille en pleurant, je suis si chétive que vous n'aurez pas de quoi vous rassasier. Vous gagneriez davantage à me libérer !

— Comment donc ? interrogea le rat.

— Si toi, le rat, tu voulais bien ronger le chapelet qui m'attache au mort et toi, le corbeau, me montrer le chemin jusqu'à l'escalier pour que je puisse rentrer chez mon père, je vous donnerais tout ce que vous voulez.

— Tout ce que l'on veut ! s'exclama gaiement le rat.

— Je le jure, assura la fille.

— Je te croa ! croa ! répondit le corbeau en battant des ailes.

Le rat rongea le chapelet. La fille, enfin libérée, sortit du caveau.

Dans l'étrange ciel souterrain, elle aperçut le corbeau survolait franc nord. Elle le suivit et parvint après une longue marche au bas de l'escalier.

— Merci le rat ! Merci le corbeau !

La fille avait un sourire radieux. Elle s'apprêtait à monter le grand escalier, quand le rat lui dit soudain :

— Une minute, la belle ! Tu ne nous as pas demandé ce que nous voulions en paiement de nos services.

— C'est vrai, pardon mes amis ! Que veux-tu, toi, le rat ?

— J'aimerais des ailes comme Monsieur du corbeau.

— Et toi, le corbeau, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— De petites pattes comme Messire du rat, afin de marcher plus commodément.

La fille trouvait que les deux petites bêtes ambitionnaient un peu.

— Vous ne trouvez pas, Monsieur et Messire, que vos désirs sont extravagants ?

— Et toi, la belle, tu voulais bien marier un mort ! lança le corbeau en colère. Tu as trois jours pour nous donner ce que tu nous as promis sinon...

— Sinon... murmura timidement la fille.

— Je te mangerai le nez, les joues et les lèvres, dit le rat.

— Et moi, croassa le corbeau, j'irai becqueter tes yeux et ta langue. Quel festin nous ferons, Messire du rat ! Croa ! Croa !

Ne faisant ni une ni deux, la fille courut dans l'escalier qu'elle gravit à toute allure, hormis qu'arrivée au faite, elle se heurta à de la terre qui l'empêchait de poursuivre. Le seul moyen d'entrer ou de sortir de là était d'employer la fameuse baguette que feu son mari avait laissée

à sa famille !

Encore une fois, elle était prisonnière !

— Nous reviendrons dans trois jours, dirent en riant le rat et le corbeau qui l'avaient poursuivie.

La fille qui avait marié un mort s'assit alors dans l'escalier et pleura amèrement. Après quelques heures, elle redescendit l'escalier. Errant çà et là, elle parvint à son grand soulagement à trouver quelque refuge dans une sorte de grange abandonnée. Elle décida donc d'y passer la nuit.

— Que ferai-je maintenant ? soupira-t-elle. Si seulement je n'avais pas eu ce désir stupide de marier un mort !

Elle versa bien de ces larmes qui font dormir et, lorsqu'elle en eut versé la quantité qu'il faut pour s'assoupir, comme sous l'effet d'un dormitif, elle tomba dans un profond sommeil.

Deux jours seulement étaient passés depuis que sa sœur avait marié un mort, mais Jean-Baptiste trouvait déjà le temps long. Il décida ainsi, par un coup de tête, d'aller lui rendre visite. Il fit des provisions, prit la baguette et se rendit au champ des morts. Arrivé là, il frappa le sol, la terre s'ouvrit et Jean-Baptiste s'engagea dans l'escalier.

Il descendait depuis une petite heure. Il devait déjà avoir parcouru au moins deux miles(47). Ça ratatine les mollets ! Enfin, tout en bas, se trouvait un parterre(48). Joseph s'étonna qu'au fond de la terre il y eût des fleurs, des bois, des jardins et même de la clarté !

Il suivit, rêveur, un plaisant sentier qui courait dans le parterre. Aux abords de la nuit, quand la petite brunante(49) arriva, Jean-Baptiste aperçut une grange. Il décida d'y passer la nuit, convaincu, puisqu'il n'avait vu qui que ce fût, qu'elle devait être déserte. Il ouvrit la porte qui grinça sur ses gonds rouillés.

— Qui est là ? demanda une petite voix éraillée et brisée par les sanglots.

Jean-Baptiste reconnut la voix de sa sœur. Imaginez comme la fille était contente ! Elle pensait que c'était le rat et le corbeau qui venaient pour la dévorer, attendu que c'était le soir du troisième jour. Elle raconta à son frère toute son histoire.

— C'est pas ordinaire ce qui t'arrive, ma sœur. Si seulement tu n'avais pas été si capricieuse, nous n'en serions pas là à présent !

— Que faire ? lui demanda-t-elle.

— Nous nous sauverons ! N'ai-je pas la baguette avec moi ?

Le frère et la sœur n'attendirent pas une minute de plus et se mirent en marche. Toutefois, sur leur chemin, ils rencontrèrent le rat et le corbeau.

— Halte ! Bande de tire-laine ! Où allez-vous ainsi ? croassa le corbeau.

— Vous filez à l'anglaise ? dit en tapant de la queue le rat malicieux.

— Point du tout, rétorqua Jean-Baptiste qui avait l'esprit vif. J'ai dans mon baluchon ce que vous avez demandé à ma sœur. Des ailes pour vous, Messire du rat, et des pattes pour vous, Monsieur du corbeau.

Le rat n'en croyait pas ses oreilles et, puisqu'il n'en avait pas, le corbeau, lui, se contenta de n'y pas croire du tout.

— Venez avec moi, Messire du rat, dit Jean-Baptiste.

Il amena l'animal derrière un bosquet et, ouvrant son baluchon :

— Vos ailes sont dans ce sac, allez donc les y chercher !

Le rat n'attendit pas une seconde et sauta dans le sac. Aussitôt, Jean-Baptiste le referma. Le rat gigotait au fond du baluchon mais il n'en pouvait plus sortir ! Le finaud de Jean-Baptiste cria alors :

— Venez à votre tour, Monsieur du corbeau !

D'un coup d'ailes, le corbeau était derrière le bosquet.

— Où est le rat ? demanda-t-il d'un air suspect.

— Il s'est envolé, répondit Jean-Baptiste. Si vous voulez les pattes que vous avez demandées à ma sœur, il faut manger ce sac d'une seule bouchée.

Le corbeau fit diligence. Il ouvrit son large bec et avala le sac d'un coup. Mais il était maintenant devenu si lourd qu'il ne pouvait plus voler ! Le ventre puissamment cloué contre le sol, le corbeau, croassant, demandait un peu de bicarbonate(50) pour aider sa digestion ! Jean-Baptiste appela sa sœur qui, en voyant l'oiseau ainsi réduit, fut saisie d'un inextinguible éclat de rire, rire qui atteignit son sommet lorsque le rat, dans l'estomac du corbeau, à force de se démener, perça de ses quatre pattes le ventre de l'oiseau !

— Vous vouliez des pattes, Monsieur du corbeau ? Vous êtes servi !

Puis, posant sa bouche contre le flanc de l'oiseau de manière que le rat à l'intérieur l'entende bien :

— Et vous, Messire du rat, vous désiriez des ailes ? Vous les avez ! Voilà ce qu'il en coûte d'avoir des désirs inconsidérés !

Et en disant cela, il regarda sa sœur qui devint rouge comme une talle(51) de framboises.

Sans tarder, le frère et la sœur se mirent en route. Ils gravirent l'escalier. Jean-Baptiste donna un coup de baguette, le sol s'ouvrit et ils purent enfin rentrer chez eux. Sur le chemin de la maison, Jean-Baptiste jeta la baguette dans un feu de feuilles mortes, afin que jamais plus personne ne retournât dans le pays souterrain d'où était venu le mort, son beau-frère.

Le père et la mère furent bien heureux de retrouver leur nichette qui jura d'être désormais modérée dans ses ambitions. Elle promit d'inviter le fils du notaire à venir lui faire la cour, le soir, quand elle veillerait sur le perron, et même de l'épouser, mais seulement après

qu'elle aurait terminé une pleine année de veuvage, pour éviter de donner libre cours aux placotteries(52).



V

LE MOINE DU VAL-DE-SAIRE

IL Y AVAIT autrefois de si terribles parages sur nos côtes du Cotentin ! Là, les nuits de tempête, l'océan se déchaînait, en vagues écumantes, contre les écueils et les rochers.

Qui sait combien sombrèrent de bateaux, combien moururent de marins et disparurent de pêcheurs, du cap de La Hague à la pointe de Barfleur ? Les plus grands navires venaient parfois s'y briser comme des coquilles de noix. Le promeneur qui, ces soirs-là, s'attardait sur les falaises, voyant ces terribles lames lançant au loin leurs embruns, demeurait saisi d'effroi. Heureux encore, s'il ne rencontrait pas en chemin le maudit moine du Val-de-Saire, car qui voyait ce damné errer sur les bords de mer, voyait la mort et l'enfer. La chronique en a, fidèlement, conservé la terrible histoire.

C'était au temps de la guerre de Cent Ans. Le bon roi Charles V, aidé du vaillant Du Guesclin, avait libéré la plus grande partie du pays. Mais l'Anglais tenait encore l'ouest de la Normandie. De la forteresse de Saint-Sauveur, il menait des raids meurtriers qui ensanglantaient la contrée. Il fut décidé d'en finir. Le roi confia à l'amiral Jean de Vienne le soin de lever une armée et de chasser l'ennemi.

Le comte Geoffroy, seigneur de Réville, était loyal et courageux. Il se rangea aussitôt sous la bannière de l'amiral. Mais avant de partir en guerre, il voulut régler ses affaires. Il alla voir le frère Bertrand, un de ses nombreux cousins, qui s'était retiré dans l'abbaye du Bec-Hellouin.

— Cher parent, lui dit-il, je laisse en mon château mon bien le plus cher : Adeline, ma tendre épouse et la mère de mes enfants.

— Que puis-je faire, dit le moine, enfermé dans mon monastère ?

— Vous pouvez, répondit Geoffroy, venir vivre en mon domaine et seconder ma châtelaine. J'ai, comme capitaine au service de Sa Majesté, obtenu cette grâce de votre abbé.

Le frère Bertrand accepta de secourir son cousin. Il se rendit à Réville administrer ses propriétés. Et le comte partit pour la guerre, le cœur en paix.

Hélas, dame Adeline, sa gente épouse, et le frère Bertrand, son cousin, étaient en fait de francs coquins. Sire Geoffroy à peine parti, ils deviennent... disons de très bons amis, et mènent joyeuse vie. Ce sont tous les jours des fêtes et des banquets, des nuits de débauche et d'ivrognerie. On boit, on danse, on fait ripaille et bombance. Tous les vauriens de la région accourent au château. Suppôts du diable et gibiers de potence. Des soudards braillards et brutaux. Des moines paillards, les compagnons de Bertrand, échappés de leur couvent. Des pillards et des brigands et les luronnes délurées qui traînent dans les cabarets. Du joli monde en vérité !

Les gredins ne se privaient de rien. Pour financer ces fastueuses folies, Bertrand pressait d'impôts les marchands, les artisans et les pauvres paysans. Mais, avec toutes ces festivités, l'argent vint tout de même à manquer. Alors Adeline, cette traîtresse, osa dire à son complice où le seigneur, son mari, cachait un coffre rempli d'or. Le moine y puisa sans compter et dilapida le trésor.

Cependant, les armées du roi avaient libéré Saint-Sauveur, et Geoffroy de guerre revint. Frère Bertrand fut affolé. Le comte allait, sans tarder, découvrir son forfait. Seul le diable pouvait le sauver. Nul n'implore en vain le Malin. Il arriva sans se faire prier.

— Si à son retour, lui dit le moine, le comte Geoffroy, mon cousin, découvre son coffre vide, je suis un homme perdu.

— Tu veux de l'argent, répondit le démon, j'en ai à ta disposition. Mais tu le sais, je ne donne rien pour rien.

— Je te le rendrai, jura Bertrand, capital et intérêts.

— Pas de ça entre nous ! reprit Satan. Signe seulement ce papier d'une goutte de ton sang, et te voilà riche pour dix ans.

Le moine lut et blêmit.

— Mais c'est mon âme que tu veux ! s'écria-t-il.

— Dame, dit Lucifer, je suis le prince de l'enfer. Il te faut de l'or à poignées, moi il me faut des damnés. Mais je ne force personne, et libre à toi, si tu préfères être pendu pour tes méfaits.

Les hommes sont ainsi faits, ils cherchent, devant le danger, à gagner un peu de temps. Dix ans, c'était toujours ça, et puis après on verrait. Le moine accepta le marché.

Rentré victorieux en son fief, le comte Geoffroy fut bien content. Adeline, sa bien-aimée, lui faisait gracieuse mine. Les caisses étaient pleines d'argent, et le domaine prospère. Il en rendit grâce au bon frère, se félicitant vraiment de l'avoir pris pour intendant.

Mais l'Anglais décidément ne laissera jamais notre pauvre contrée en paix. Retranché dans le port de Cherbourg, il lançait des attaques aux alentours, menaçait le Val-de-Saire. Il fallait repartir en guerre, de

nouveau quitter le château.

Tout confiant, le seigneur de Réville redonna à son cousin le soin de gérer ses terres. Il embrassa son Adeline, monta sur son palefroi, et s'en retourna au combat.

Aussitôt, la bande de vauriens revint dans la seigneurie. Les orgies recommencèrent. Bertrand régalaît chacun des meilleurs mets, des meilleurs vins. Il couvrait sa perfide Adeline de bijoux et de cadeaux. L'or lui coulait entre les mains. Mais il ne s'en souciait guère, le diable pourvoyait à ses besoins.

De temps en temps, il se souvenait des conditions du Malin. « Bon, se disait-il, quelques mois avant le terme, je ferai repentance et pénitence. Il me suffira de prier la Sainte Vierge de sauver mon corps et mon âme. Elle est si bonne, elle m'arrachera certainement des griffes de Satan. »

Mais le démon n'est pas si facile à berner. Cinq ans juste sont passés, et il surgit avec le pacte signé.

— C'est trop tôt, dit le moine indigné. Vous aviez promis dix années.

— Ah, l'ignorant ! s'écria Lucifer, dans un terrible ricanement, l'ignorant qui ne sait pas qu'en enfer les nuits comptent comme des journées.

Le moine cria, protesta, jura ses grands dieux. Rien n'y fit. Ce qui était promis était promis. Le diable l'enveloppa de ses grandes ailes noires et l'emporta avec lui.

Lorsque Adeline apprit le sort de son amant, elle demeura saisie d'effroi. Son mari, à n'en pas douter, saurait bientôt la vérité. Elle tenta d'échapper au châtimement en se cachant dans les bois. Les hommes d'armes du château finirent par la découvrir. L'un d'eux la tua d'une flèche, comme elle tentait de s'enfuir. On entendit à cet instant le ricanement de Satan. Bertrand l'avait déjà appris à ses dépens, quand le démon tient une proie, il ne la lâche jamais.

Mais le diable reconnaît aussi les services qu'on lui rend. Il s'était commis tant de péchés au château, Bertrand avait fourni tant de damnés à Satan, que celui-ci voulut le récompenser. Bertrand pourrait, par les nuits d'orage, revenir errer sur les falaises du Val-de-Saire. En échange, il devrait y faire une grande provision d'âmes pour son enfer.

À compter de ce moment, malheur au promeneur qui s'aventurerait, par violente tempête, sur la pointe de Barfleur. Il entendait parfois, mêlés au fracas des vagues, des cris lamentables qui venaient de la mer.

Pris de compassion, il laissait parler son cœur, et se dirigeait vers ces voix qui appelaient au secours. Elles semblaient venir d'un côté, l'instant d'après du côté opposé. Bientôt un noyé apparaissait. Il se débattait dans les terribles tourbillons de l'eau. Le brave homme se

précipitait pour le sauver. Il lui tendait une main secourable. Hélas, le naufragé la prenait, et d'une poigne de fer il entraînait le malheureux dans les flots. C'était le moine de Saire qui travaillait pour son maître Lucifer, et qui emportait ce pauvre hère en enfer.

Parfois encore, frère Bertrand se promenait sur le rivage, revêtu du froc blanc que l'on portait dans son couvent. Il vous saluait et vous parlait très poliment. Il vous défiait de courir aussi vite que lui. Vous releviez le pari. Il partait, vous le suiviez. Vous pensiez que vous alliez bientôt le rattraper, quand soudain surgissait la marée qui vous engloutissait.

Il avait tant de tours dans son sac, ce moine maudit, et tant de déguisements !

Un soir, il s'habillait en mendiant ou en paysan. Un autre soir, en pêcheur. Il se montrait toujours aimable, saluait chacun poliment, engageait la conversation avec les passants. Il les invitait au cabaret pour jouer aux dominos ou aux dés. Il leur offrait du cidre à pleines bolées. Les malheureux buvaient sans se méfier. Quand la tête leur tournait, il offrait de les raccompagner. On ne les revoyait jamais.

Certaines nuits sur la mer, les marins, de leurs bateaux, distinguaient au loin des lumières. Ils croyaient reconnaître les signaux du port de Barfleur. Ils mettaient le cap vers ces falots. Pauvres gens ! Leur embarcation se fracassait bientôt contre un de ces terribles écueils où, jadis, sombra corps et biens la nef d'Henri d'Angleterre. Encore un crime du moine de Saire.

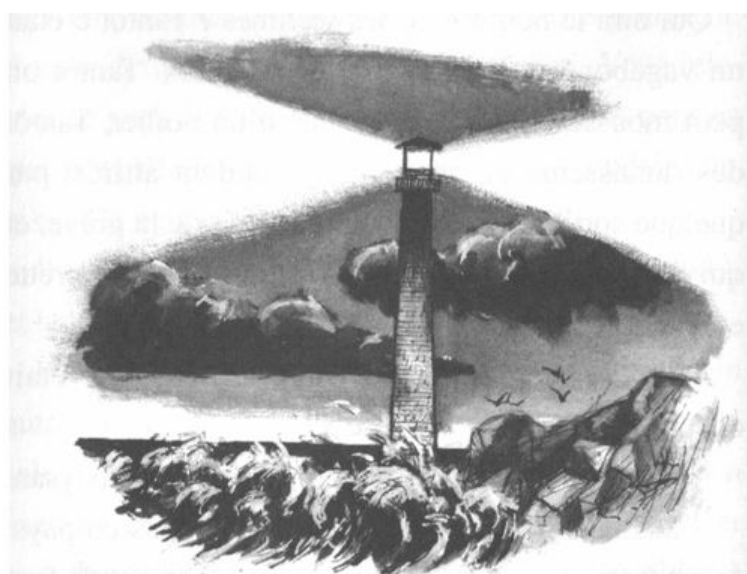
Qui dira le nombre de ses victimes ? Tantôt c'était un vagabond qui glissait sur les rochers. Tantôt un petit mousse qui tombait du mât d'un voilier. Tantôt des ramasseurs de goémon, qui étaient attirés, par quelque sortilège, de plus en plus loin de la grève, et qui disparaissaient dans les flots, avec leur charrette et leurs chevaux.

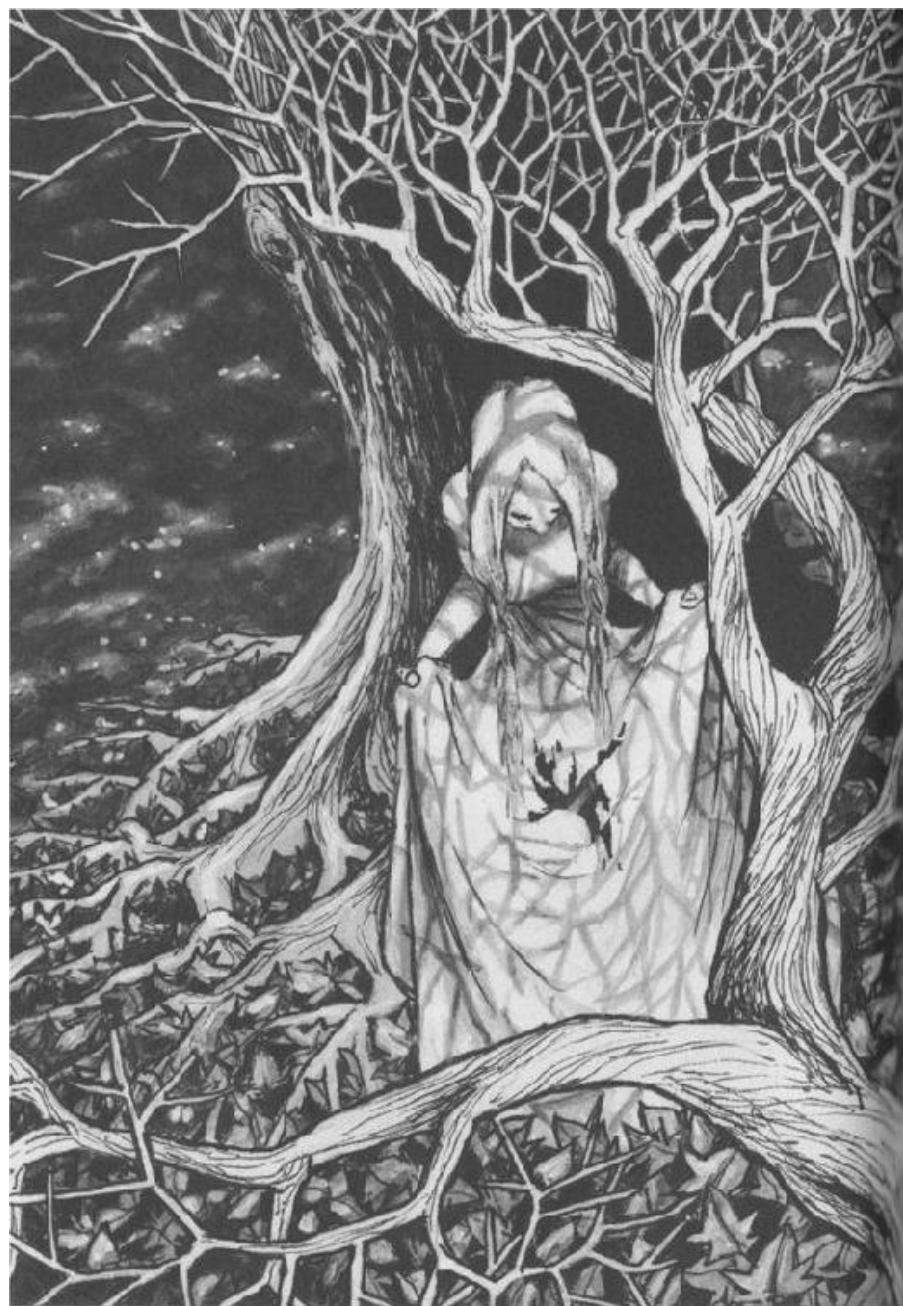
Rien n'arrêtait frère Bertrand, et le diable était content.

Mais un jour, la Sainte Vierge apparut à un paysan.

— Satan, dit-elle, prend trop d'âmes dans ce pays. Je ne veux plus lui céder tous ces trépassés. Il faut édifier ici un fanal très puissant pour protéger les pêcheurs et les navigateurs.

Les habitants du Val-de-Saire obéirent à la Bonne Mère. Ils construisirent, près de Barfleur, le grand phare de Gatteville. Depuis, le moine a disparu. Car – c'est une chose bien connue – tous ces suppôts de l'enfer n'aiment guère la lumière. Satan a sans doute envoyé ce maudit frère débauché voler les âmes des naufragés en des lieux moins bien éclairés.





VI

LA DAME BLANCHE

Au milieu du XVI^e siècle, le château de Puymartin, élégante demeure qui domine la vallée de la Beune, entre Sarlat et Les Eyzies, était habité par Jean de Saint-Clar et sa très belle épouse, Thérèse.

Seulement, Jean était souvent absent. En cette époque de guerres de religion, le châtelain, aventureux et batailleur, passait son temps à guerroyer fort loin. Il n'avait aucun scrupule à laisser la jeune Thérèse seule avec ses gens, des mois entiers.

Lassée de la broderie et de la tapisserie, elle s'ennuyait fort et musait de longues journées, dans le parc et dans les sentiers, au bord de la forêt...

Sa beauté suscitait l'admiration de plus d'un jeune seigneur des environs. Mais, connaissant la terrible jalousie de Jean de Saint-Clar, ils n'osaient se risquer à Puymartin en son absence, à moins d'une bonne raison. Et Thérèse ne trouvait personne avec qui converser.

Quelquefois, elle apercevait un saint ermite du voisinage, frère Thomas. Le frère vivait dans une des nombreuses grottes de la région. On le voyait aller, marmonnant, les mains dans ses manches et la tête à ses pensées. Il gardait le visage tout illuminé par ses visions du paradis.

La dame avait souvent envie de lui crier : « Parlez-moi donc du paradis, frère Thomas ! » Mais elle était jeune, elle se disait qu'elle avait tout le temps de songer à l'au-delà...

Un jour d'automne, alors qu'elle marchait avec ses suivantes dans un sentier, à quelque distance de sa demeure, elle entendit un pas de cheval et la voix d'un homme qui s'adressait à l'animal. Et, entre les châtaigniers aux reflets roux, elle vit surgir un jeune cavalier, qui semblait examiner les sous-bois.

Ne voyant rien de ce qu'il cherchait, il se détourna et éperonna sa monture. Le cheval bondit par-dessus une barrière, puis galopa vers Thérèse et ses suivantes.

— Oh ! s'écria la dame. Quel beau cheval, quel beau cavalier !

Le jeune homme était vêtu d'un pourpoint bleu, couleur de roi, et un

panache de plume ornait son chapeau. Il montait un superbe destrier, noir comme l'aile d'un corbeau.

S'arrêtant à quelques pas des jeunes femmes, il sauta à terre et s'inclina en balayant de son chapeau l'herbe du pré.

— Aurez-vous, madame, la bonté de me pardonner ? Je me suis introduit sur vos terres sans votre permission. Daignerez-vous entendre mes excuses ?

Thérèse sourit. L'inconnu avait une élégance de langage qui manquait en général aux seigneurs et barons du Périgord. Il portait l'épée, et tout en lui prouvait la noblesse de bon lignage.

— Nous daignons, dit-elle.

— Mon père, le comte de Laroque, a perdu son fidèle ami, l'épagneul Titus. Je suis à sa recherche et je bats les buissons. Sans son chien, le comte perd le boire et le manger !

Il pencha la tête en arrière et rit comme un enfant.

— Je connais votre père, dit Thérèse. Comment se peut-il que je ne vous aie jamais vu ?

Le jeune cavalier s'inclina une seconde fois et se présenta :

— Chevalier Renaud de Laroque, pour vous servir, madame. Il faut vous dire que j'ai été longtemps absent. J'ai voyagé en Italie. Et, à mon retour, certaines circonstances, qu'il serait trop long de vous conter, m'ont mené à la cour de notre roi Charles, neuvième du nom !

Thérèse s'émerveilla. Elle n'avait jamais rencontré personne qui eût vécu à la Cour, ou qui fût allé en Italie. Renaud de Laroque était gai, jeune et fringant. Elle s'amusa des mille taches de rousseur dont son visage était semé. Elle admira son regard décidé et doux à la fois.

Elle songea : « Dieu me l'a envoyé pour que je ne meure pas d'ennui, en attendant le retour de mon époux bien-aimé ! »

Elle avait vingt ans, lui à peine plus. En le regardant, elle eut envie de sourire encore et de connaître les joies de l'esprit. Et, qui sait, les joies de la vie.

Cette fois-là, il repartit vite, assurant qu'il lui fallait retrouver ce maudit épagneul avant la nuit. Mais il revint bientôt. Et bientôt, revint tous les jours. Il raconta à Thérèse ses voyages et ses aventures à la Cour, avec la vivacité des hommes ardents et favorisés par la fortune. Elle ne se lassait pas de l'écouter. Elle riait même tout haut à ses badinages.

C'est ainsi qu'un sentiment leur vint, à l'un et l'autre en même temps. Un sentiment qu'ils n'osaient ni ne voulaient nommer, qui ressemblait à l'amour...

Le chevalier eut un jour l'audace de prendre la main de la dame. Une main que Thérèse retira, certes, mais sans doute pas aussi vite qu'elle l'aurait dû.

Dès lors, les servantes et les suivantes se mirent à craindre pour la

dame. « Et si notre maître rentrait sans dire gare et surprenait la dame avec le chevalier ! »

Mais la dame moquait les sottes craintes des gens.

Il est vrai qu'elle ne pouvait plus se passer de la douce compagnie du chevalier...

Hélas, Jean de Saint-Clar rentra effectivement au château un jour qu'on ne l'attendait pas. Il se mit en quête de sa femme et la surprit, marchant côte à côte avec le chevalier. Elle riait comme il ne l'avait jamais entendue rire.

Le seigneur de Puymartin se dissimula pour les observer. Thérèse resplendissait. Elle tenait un bouquet de feuilles mortes dans sa main droite. Renaud de Laroque se baissa pour en ramasser une autre qu'il tendit à sa compagne.

Jean de Saint-Clar trouva cette occupation étrange. Il y vit le signe d'une étroite complicité entre la dame et le chevalier. La colère l'étouffa un instant. Le temps de reprendre son sang-froid, il tira son épée et marcha sur le chevalier.

— Battez-vous, monsieur, si vous n'êtes pas un lâche !

Renaud porta la main à la garde de son épée. Mais il la retira tout de suite. Il ne voulait pas risquer de tuer l'époux de celle qu'il aimait, et risquer de peiner la belle.

Thérèse se jeta entre eux ; mais le seigneur de Puymartin écarta sa femme sans plus de façon. Il porta un coup de sa lame, puis un second. Un éclair de soleil s'alluma sur le fer. Quelques gouttes de sang jaillirent et vinrent tacher la robe blanche de la dame.

Un instant plus tard, le chevalier de Laroque était allongé, sanglant, sur l'herbe au bord du chemin. Aussi mort que les feuilles mortes que Thérèse serrait encore dans sa main.

Malgré les supplications de l'ermite et des suivantes, Jean de Saint-Clar enferma sa femme dans une pièce de la tour nord du château. Il fit poser des barreaux aux fenêtres pour qu'elle n'eût pas la tentation de sauter, poussée par le désespoir ou la folie.

Thérèse demeura quinze longues années dans cette prison. Elle était avitaillée(53) chaque jour par une trappe au plafond, et réchauffée l'hiver par une cheminée. Elle n'avait pour mobilier qu'une pauvre paillasse. Dans la plus totale solitude, elle pria et se repentait pendant quinze ans.

Puis elle mourut. Jean de Saint-Clar, qui ne lui avait toujours pas pardonné, lui refusa une sépulture religieuse. Il la fit emmurer dans la chambre où elle avait vécu, où elle avait fini de vivre.

Peu après, les gens du château jurèrent l'avoir aperçue, errant par les escaliers et les couloirs, dans sa robe blanche.

— Elle souriait, son visage et ses yeux exprimaient le plus grand

ravissement. Notre dame est enfin heureuse, s'écria une femme de chambre.

De colère, Jean de Saint-Clar fit bastonner tous ses domestiques. Pour se venger, ils racontèrent partout que la dame avait retrouvé au ciel son gentil soupirant. Et le châtelain fut de nouveau tourmenté par la jalousie. Il voulait savoir à quoi s'en tenir. Il eut alors l'idée d'envoyer frère Thomas enquêter au paradis, l'ermite ayant la réputation de visiter à sa guise le céleste séjour des anges et des bienheureux.

Bon gré, mal gré, le pauvre ermite dut accepter cette tâche difficile. Il se retira dans sa grotte, puis revint à Puymartin quelques jours plus tard, tête basse, mais un éclair de malice dans l'œil. Il se jeta aux pieds de Jean de Saint-Clar.

— Pitié, monseigneur, pitié !

— Tu veux dire que tu les as vus ensemble ? Au paradis ?

— Pardonnez-moi, monseigneur...

— Je ne crois pas à ces sornettes !

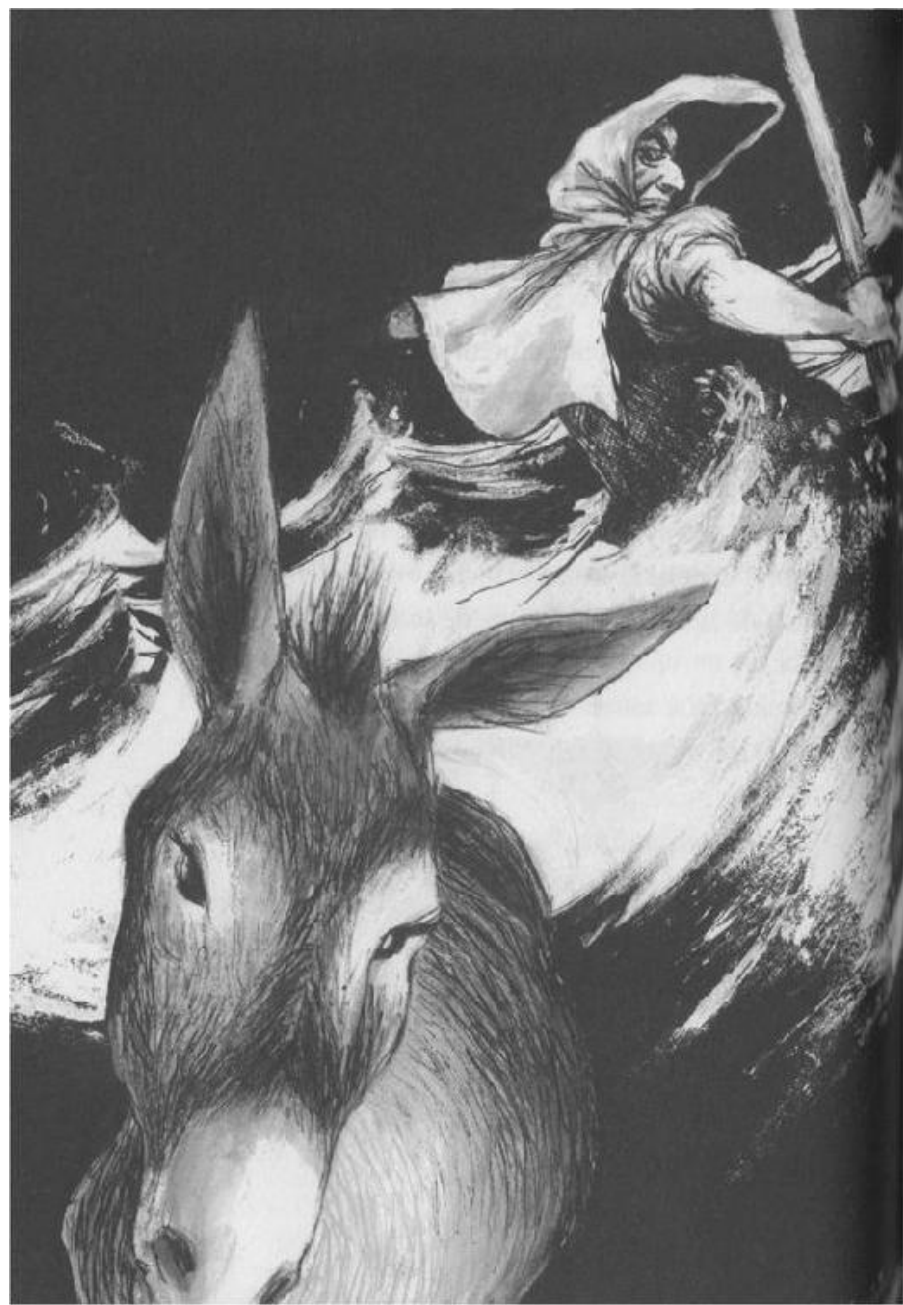
— Moi-même, seigneur, si je n'avais vu, je n'aurais cru !

Les serviteurs, eux, crurent ce que disait le saint ermite. Et ils se réjouirent du bonheur éternel de la dame et du chevalier.

Aujourd'hui encore, Thérèse de Saint-Clar hante le château de Puymartin, souvent vers minuit.

On l'appelle la Dame blanche, à cause de sa robe et aussi de la lumineuse beauté de son visage.





VII

LA RAYNELLE

DANS L'ÎLE DE RÉ, où l'histoire et la légende se mêlent comme la terre et le ciel, comme le feu et l'eau, on se souvient avec effroi de celle qu'on appelait la Raynelle. Reine, elle l'était sans doute, puisque comme les reines elle passait son temps à régner. Sur la nuit et sur ses rivages, qu'elle contrôlait sans répit. Ces plages immenses formaient son territoire : tout le varech⁽⁵⁴⁾ était pour elle.

Quand il échouait en abondance, aux marées d'équinoxe, elle le ramassait avec frénésie. Quand elle avait ratissé la grève, elle s'aventurait dans les vagues, plongeait toujours plus loin, toujours plus profond son trident. Elle pêchait, et rien n'aurait pu l'arrêter. Ni les paquets d'eau qui lui battaient les cuisses, ni la peur, lorsque la marée montait et que la Raynelle flottait soudain comme bouchon.

Sa cueillette terminée, elle rapportait son butin, et chargeait l'âne qui attendait en supportant patiemment son fardeau.

La Raynelle était une paysanne sans terres, qui ne cultivait rien.

Elle vivait du produit de ses pêches, de ses cueillettes, et à la mer elle demandait toujours plus. Depuis la mort de son mari. C'était au temps des premiers vapeurs, le navire revenait de Saint-Domingue chargé de sucre, de café, d'indigo, quand il heurta le *mauvais rocher*. La Raynelle avait maudit le pertuis d'Antioche⁽⁵⁵⁾, où tant de navires avaient fait naufrage. Puis elle avait maudit la mer, qui lui avait ravi son époux. Elle n'avait jamais cru à la mer, à son infinie générosité. Elle la jugeait au contraire mesquine et, comme ceux qui reprochent à autrui leurs propres défauts, elle disait la mer avare.

La Raynelle habitait une de ces maisons basses, bâties pour résister au vent, construites loin des regards. Robuste, comme sa ferme, elle ne sollicitait l'aide de personne, et sa nature farouche lui faisait fuir la compagnie. Ses voisins le lui rendaient bien : ils allaient répétant que la vieille était âpre au gain, qu'elle cachait ses économies sous son matelas, ou dans les piles de draps, et qu'il devait y avoir là un fameux magot.

De chez elle, rien ne sortait, que la fumée, et si peu. Elle n'achetait

rien, ne recevait personne, et sa maison était toujours fermée, comme son visage.

La Raynelle était son nom, ou son surnom, mais on ne donnait pas d'âge à celle qu'on appelait le plus souvent *la vieille*, parfois *l'araignée*. Le rire n'empêchait pas la peur qu'inspirait cette femme qui passait son temps à ourdir ses projets, à tendre ses filets, à promener partout son crochet.

L'araignée crachait sur la vie, à commencer par la sienne !

La mer lui avait volé ce qu'elle avait de plus cher : elle lui ferait payer son crime. Elle se rembourserait en lui arrachant ses trésors, et elle se vengerait des hommes, de leur indifférence, en tirant profit de leur malheur.

Un malheur qu'elle n'hésita pas à provoquer, à plusieurs reprises, en faisant, comme on dit dans l'île, *tanguer l'âne*.

Certaines nuits en effet, la Raynelle installait son âne à proximité du rivage et, après lui avoir légèrement entravé les pieds par une corde, elle lui attachait au cou une lanterne allumée. L'animal se mettait alors à tanguer, et la lanterne qui oscillait ressemblait de loin à un fanal(56). Induits en erreur par ce signal, les navigateurs croyaient suivre un bateau, un passage navigable, et ils se dirigeaient sur la côte, où le navire se fracassait.

La Raynelle pillait ainsi les épaves et tirait fortune des naufrages qu'elle causait.

Elle trouvait toujours de quoi soutenir son chai(57) – des mâts qui feraient des poutres ou des étais(58) –, de quoi le remplir – du vin, du rhum et même des peaux de castor en provenance du Canada.

Elle avait goûté au plaisir du pillage, elle avait toujours faim de rapines.

Une nuit, la tempête sifflait dans sa tête, et le toit grinçait à lui faire perdre la raison. La Raynelle sauta tout habillée du lit, préparée pour la tourmente et avide d'en ramasser les fruits. Coiffée de sa capeline de laine, une blouse de grosse toile serrée à la taille, des galoches aux pieds, elle tua la chandelle(59). Mais elle n'éteignit pas la flamme dans ses yeux, l'envie qui la brûlait. Munie du trident qu'elle plongeait dans les vagues pour y cueillir le varech, elle courut affronter la nuit. Elle aimait ce combat, ce corps à corps avec le vent, avec la pluie. Elle aimait le feu, quand il dansait sur l'eau, quand, s'arrachant à cette terre qu'elle détestait, elle se hissait sur la dune pour voir la mer embrasée, la coque éventrée, tous ces débris poussés par les courants, ou par une main qui ne pouvait être que celle de la Providence.

La Raynelle se précipita au bas de la dune, vers les monceaux de varech détachés des grands fonds, qui envahissaient la grève. Elle délaissa cette cueillette facile pour s'aventurer loin dans les vagues, dans l'espoir d'accrocher une poutre, une planche, en attendant

mieux.

Elle plongeait son trident plusieurs fois dans les algues, puis elle fouilla avec ses mains les paquets gluants. Il y avait là des goémons, des fucus, mais aussi des vêtements, en lambeaux, et des chairs, oui, sa main qui cherchait venait de rencontrer un corps ! Un corps gonflé, dont le visage à moitié mangé était objet d'épouvante. La Raynelle en avait vu d'autres : elle poursuivit son horrible besogne. Elle prit au noyé sa montre, une très belle montre, avec sa chaîne. Elle lui déroba aussi une boucle de col en or et la bourse remplie d'écus qu'il tenait dans sa main. Enfin, quand elle aperçut la bague enrichie de brillants, elle n'hésita pas une seconde : elle saisit le doigt, commença à tirer...

La plage, cette nuit-là, fut le théâtre d'un hideux prodige. Tandis que la Raynelle retirait le bijou, une autre main surgit de l'eau et vint s'abattre sur la joue de la misérable. Une gifle formidable, qui la fit basculer, ou plutôt chavirer, tels ces navires qu'elle prenait tant de plaisir à voir couler. Elle sombra. Et son corps vint rejoindre le cadavre qu'elle dépouillait. La vieille, à ce contact, retrouva ses esprits et tenta d'échapper à ce cauchemar, de sortir au moins la tête de l'eau. En vain. Les deux corps restaient mêlés, comme le varech et le sable, ils ne faisaient plus qu'un : un monstre vomi par l'eau, et qui y replongeait sans cesse.

La Raynelle fut sauvée par la marée. La mer se retira, découvrant l'horrible étreinte dont la Raynelle essayait vainement de se délivrer. Dans un sursaut elle s'arracha à ces bras, à ces yeux vides qui la fixaient, elle voulut courir. Mais ses jambes se dérobaient, le sable qu'elle escaladait glissait sous ses pieds. Elle grimpait, et toujours une main s'abattait, qui la faisait tomber.

Elle réussit, après maintes tentatives, à passer la dune, à effacer en marchant dans l'herbe rase, dans les bois, l'abominable vision.

Elle retrouva le chemin du village, le chemin de sa ferme.

Elle ne retrouva jamais celui de la raison.



VIII

UNE GANIPOTE

IL Y A des noms qui ne vous disent rien. Ou qui, s'ils parlent, vous racontent des histoires. Prenez *ganipote*. Quand vous l'entendez, vous pensez tout de suite à une course effrénée dans l'herbe, à des sauts de cabri, à une joyeuse culbute, en un mot à une galipette. Eh bien ! ce nom vous trompe. Si une ganipote est une bête, c'est d'abord un esprit, un fantôme blanc qui hante les vieilles pierres. S'il apparaît mouton, ou bien chèvre égarée, il ne cherche qu'une chose : vous jouer un bon tour.

Il y a heureusement des choses, des lieux qui ressemblent à leur nom. Ainsi Courdault(60). C'est un village au bord de l'eau, au bout d'un canal, et l'on y arrive en barque, ou en suivant le chemin de halage qu'empruntaient autrefois les gens, les bêtes qui tiraient les bateaux.

Courdault, c'est tout le Marais poitevin, la Venise verte comme on l'appelle. Verte de ses arbres, mais aussi de ses eaux, tapissées de lentilles, et que sillonnent les barques. Noires, plates, elles avancent, poussées par la longue perche fine et droite qu'on nomme ici *pigouille*, elles filent lentement.

René aime suivre cette route, qui s'ouvre sous les arbres, qui ouvre à d'autres arbres, à d'autres routes. Il aime la moiteur dans laquelle on s'enfonce, ce vert parfaitement lisse, d'où s'envole parfois, verte du même vert, une grenouille, qui aussitôt replonge. Comme le ragondin dans son trou, quand la barque accroche une branche, une racine.

René pêche l'anguille. Lui qui rêvait de partir en Afrique, comme son compatriote René Caillié(61), de voyager jusqu'à Tombouctou et d'écrire son journal, il n'a jamais réussi à s'embarquer. Sinon en imagination, et en suivant sur une carte les trajets des anguilles.

Car les anguilles vont loin, très haut dans l'Atlantique, dans cette mer des Sargasses où elles se reproduisent. Les larves sont emportées par les courants marins. Charriées par le Gulf Stream(62), elles grandissent. Ce sont alors des civelles, des millions de civelles qui s'amassent aux embouchures des fleuves, dont elles remontent le

cours. Dans les eaux douces, elles deviennent des anguilles jaunes, puis argentées, pourvues d'yeux énormes. René les a souvent vus, ces yeux. Ils se sont arrêtés sur lui, à cause de lui. Les anguilles qu'il a prises descendaient la rivière. Elles n'ont jamais atteint la mer des Sargasses. Elles sont mortes avant d'avoir pondu.

Ainsi s'achèvent les voyages. Les rêves. Celui de René, d'aller jusqu'en Afrique, s'arrête là, à Courdault. René a beau pousser sa barque, il n'ira pas plus loin. Il ne partira pas. Il ne quittera pas le palmier qui le berçait quand il était enfant. Aujourd'hui, c'est un palmier poussiéreux, des feuilles froissées, des pages d'aventures que René n'écrira jamais. Des regrets qu'il oublie dans le vin. Un chagrin qu'il noie dans la mélancolie du marais.

La nuit, René pêche l'anguille. Il pêche à la *vermée*, c'est-à-dire avec des vers de terre. Il en enfile plusieurs – de ces gros vers rouges qu'on appelle lombrics – sur un fil résistant. Le fil une fois garni, il l'enroule autour de sa main et lie cet écheveau à l'extrémité d'une baguette. René choisit une baguette assez longue, pour qu'elle puisse toucher le fond. Et il attend sans bouger, dans la barque immobile, que les anguilles mordent à l'appât. Il attend, quelquefois même longtemps. Mais il reconnaît tout de suite leurs mordillements, les saccades rapides et vigoureuses quand elles tirent.

René lève alors lentement la vermée – la baguette avec l'appât – jusqu'à la surface. Puis, vite mais sans heurt, il la sort de l'eau et la porte au-dessus du bateau. L'anguille – il arrive qu'il y en ait plusieurs – lâche prise rapidement et tombe dans la barque, où, la pêche terminée, René ramasse la capture.

La pêche à la vermée se pratique la nuit, à la lune montante, et par temps calme. Cette nuit – Est-ce le temps lourd ? Est-ce le vin ? –, René attend longtemps. Des siècles. La vermée est au fond, et les anguilles ne viennent pas mordre. Sa baguette est lourde. Le bois est lourd, ou c'est le temps. Ou c'est sa tête. Sa tête est lourde de vin, et l'orage tarde à crever. *Tarzacreva*(63), comme on dit dans le Marais quand surgit un obstacle, un empêchement, un empêcheur de pêcher...

René regarde dans l'eau, mais l'eau est aussi noire que la nuit.

On n'entrevoit pas le moindre mouvement, on ne perçoit aucun bruit.

Le silence est lisse, parfaitement opaque.

Et dans ce silence compact, c'est une plainte que René croit maintenant déceler. Une plainte déchirante. Une plainte qui déchire la nuit, et qui, à mesure qu'il s'en approche, ressemble à des vagissements de bébé.

René regarde en haut, dans les arbres qui se taisent sur son passage. Il semble que la plainte vienne de là, des branches qui se penchent,

des feuilles qui tombent. Il semble qu'elle tombe aussi, cette plainte, que les pleurs ne soient plus qu'un doux bêlement.

René retrouve ses réflexes d'enfant, son goût pour les devinettes. Il cherche l'agneau dans le fouillis des branches, dans les feuilles. Il le cherche, et il le voit. Il voit l'agneau qui se balance. Il pend, comme un jambon dans son sac. Comme un saucisson une fois ficelé. Comme ces bébés qu'on suspendait autrefois près de la cheminée, et qu'on laissait, petites momies brillantes, pour aller travailler aux champs.

L'agneau bêle pour qu'on le décroche. Pour qu'on l'aide à retrouver sa mère. René en est persuadé. Il pousse un peu sa barque, puis plante sa pigouille(64).

La barque est immobilisée. René peut saisir la branche. L'agneau. L'agneau se laisse faire. Il se laisse porter, installer, conduire. En bêlant. Et quand, arrivé au port, René le prend dans ses bras, l'agneau bave tant qu'il peut. Il lui bave sur la figure, dans le cou, comme une petite bête bien gentille, bien contente, et qui lui dit merci. René n'en doute pas : c'est ainsi qu'on exprime sa gratitude, chez les agneaux.

René, qui est en mal d'affection, se voit déjà élevant le tendre animal. Il sera pour lui une mère. Il le nourrira. Il le protégera des loups, qui sont nombreux parmi les hommes.

René porte, René berce son bébé.

Mais quand René pousse la porte du jardin, l'agneau saute de ses bras, bondit dans le pommier, éclate de rire.

— Qui es-tu, lui lance René, quel est ton nom ?

L'agneau ne répond pas, mais une pomme vient frapper René à la tête, puis une autre, et une autre encore. Maintenant, c'est une pluie, une averse, un orage qui s'abat. Et une tempête de rires.

— Tu es une ganipote, gémit René, je sais que tu es une ganipote. Dis-moi ton nom !

L'agneau saute de l'arbre dans l'herbe, il tourne autour de René, qui tourne pour l'attraper. René tourne. Il a la tête qui tourne. Des histoires lui reviennent, que racontaient les vieux du village. Les ganipotes, disaient-ils, sont des âmes criminelles qui reviennent tourmenter les vivants. Elles apparaissent presque toujours sous la forme d'une brebis, d'une chèvre. Elles errent dans les marais, partout où il y a de l'eau ; elles aiment aussi les pierres. Un homme qui rentrait de la veillée en vit une à Bougon : elle sortait d'un tumulus et ressemblait à une petite chèvre. Il la prit dans ses bras. Et la chèvre lui bava sur la figure. Mais quand il arriva chez lui, quand il voulut rentrer dans sa maison, la chèvre lui échappa, se mit à faire des bonds aussi hauts que le clocher.

C'était une chèvre et, l'homme n'en croyait pas ses yeux, elle battait des mains ! Comme l'agneau en tournant autour de René. En le faisant tourner. René tourne et René se souvient. Il se rappelle ce que les

vieux du village conseillaient à ceux qui voulaient se débarrasser d'une ganipote : il faut l'emporter chez soi, l'obliger à dire son nom. Ou bien la blesser légèrement.

René songe à la baguette avec laquelle il péchait. Il cherche à en frapper la ganipote, qui tourne toujours autour de lui, et toujours le fait tourner.

René s'arrête. Il ne regarde plus que sa baguette, sa longue baguette qui va mettre fin à cette danse du diable. Il la lève très vite, comme il fait quand il la sort de l'eau et la porte au-dessus du bateau.

La ganipote n'attend pas que la baguette s'abatte, elle bondit. Et ce n'est plus un agneau qui saute, mais vingt ! Vingt agneaux qui dansent, qui ricanent, qui applaudissent René !

René tombe le nez dans l'herbe, sans connaissance.

Quand il se réveille, il fait jour. Le soleil brille à travers la rosée. René laisse courir son regard dans l'herbe. Il le laisse grimper dans le pommier, monter avec le soleil. S'il a la tête lourde, il a le cœur léger. Il ouvre les yeux sur des grappes mauves, sur la glycine, qu'il respire, les narines dilatées. Il est heureux de s'appeler René. De renaître avec le matin.



-
- 1 Freux : sorte de corbeau.
 - 2 Carroir : carrefour, généralement en campagne ou dans les bois.
 - 3 Branle : danse ancienne du Berry, au rythme ample, bondissant et vigoureux.
 - 4 Quadrille : danse par quatre où les danseurs se font face, en couples.
 - 5 Bourrée carrée : la danse la plus populaire du Berry ; souple, bien rythmée, sans cris ni claquements de doigts, contrairement à la bourrée auvergnate. La bourrée carrée se danse à quatre.
 - 6 Sa carrée : sa pièce.
 - 7 Suaire, linceul : drap dont on enveloppe les morts.
 - 8 Matines : dans la religion catholique, premier office religieux de l'aube.
 - 9 Burettes : petits flacons contenant l'eau et le vin de la messe.
 - 10 Saguenay : Affluent du Saint-Laurent. Ce fleuve majestueux, qui coule dans un fjord, prend sa source dans le lac Saint-Jean et donne son nom à toute la région qu'elle arrose. Villes principales du Saguenay : Jonquière, Chicoutimi, Arvida, La Baie.
 - 11 Cuisine d'été : Pièce de la maison québécoise traditionnelle, généralement située au nord, en saillie de l'édifice, où l'on cuisine durant l'été.
 - 12 Corde de bois : équivaut environ à quatre mètres cubes de bois.
 - 13 Cenne : Au Québec, on dit *cenne* plutôt que « centime ».
 - 14 Séraphin : Personnage d'un roman canadien (*Un homme et son péché*, de C.-H. Grignon) très populaire et connu pour son avarice. Au Québec, pour dire de quelqu'un qu'il est très avare, on dit que c'est un *vrai Séraphin*.
 - 15 Attikamek : Peuple amérindien vivant dans la région de la Haute-Mauricie, dans les villages de Manouan, d'Obedjiwan et de Weymontachingue.
 - 16 Talle : Touffe de plantes d'une même espèce.
 - 17 Bleuets : Nom donné au Canada à la baie bleue de l'airielle des bois.
 - 18 Apparence : *Il y a apparence que* : apparemment.
 - 19 Beau dommage : Expression populaire signifiant : il n'y a pas de problème.
 - 20 Mile : Mesure de longueur équivalant à 1,6 km.
 - 21 Écarter (s') : Sortir du chemin, se perdre. *Je me suis écarté* : je me suis perdu.
 - 22 Amanché (*être mat*) : Être dans de beaux draps.
 - 23 Original (-aux) : Élan d'Amérique du Nord.
 - 24 Chienne-à-Jacques (*être habillé comme la*) : Être très mal habillé.
 - 25 Adon : Chance, coïncidence. *Adonner* : arriver à propos. *Cela adonne bien* : cela arrive à propos. *Être d'adon* : être gentil, être bienveillant.
 - 26 Soupe-aux-gourganes : Soupe de fèves typique de la région du Saguenay et du lac Saint-Jean.
 - 27 Safran : Gourmand.
 - 28 Creton : Sorte de terrine faite avec du porc.
 - 29 Tourtière : Sorte de gros pâté en croûte composé de pommes de terre, de bœuf, de veau, de porc, de lard salé et, selon les saisons, de venaison. Il s'agit d'un excellent plat traditionnel.
 - 30 Tarte-au-sucre : Tarte faite avec du lait condensé et du sirop d'érable (délicieux).
 - 31 Survenant : Personne qui arrive à l'improviste.
 - 32 Encolérer (s') : Se mettre en colère.
 - 33 Catin : Poupée.
 - 34 Nichette : La dernière-née d'une famille. On disait autrefois que la *nichette* était toujours la plus belle de la famille.
 - 35 Maline : Maligne (dans notre conte, signifie « futée, astucieuse »).
 - 36 Singesse : Improbable féminin de *singe*. Guenon.
 - 37 Simple (*faire*) : Locution typique de la région de Saguenay et du lac Saint-Jean.

- Arrête de faire simple* : arrête de faire l'idiot(e).
- 38 Survenant : Personne qui arrive à l'improviste.
- 39 Ras (à) : À côté de, tout près de.
- 40 C'est-à-dire très rapidement.
- 41 Asteur : Contraction de *à cette heure* : à présent.
- 42 Dévirer (*se*) : Se tourner vers.
- 43 Approximativement 45 centimètres.
- 44 1,2 mètre.
- 45 C'est-à-dire venir nous rendre visite.
- 46 Rang : Division particulière des terres agricoles qui s'alignent en bandes de terrains parallèles entre elles mais perpendiculaires à un fleuve, à une rivière ou à un chemin.
- 47 Mile : Mesure de longueur équivalant à 1,6 kilomètre.
- 48 Parterre : Pacage, pâturage.
- 49 Brunante : Crépuscule.
- 50 Remède de bonne-femme, le bicarbonate de soude est censé faciliter la digestion.
- 51 Talle : Touffe de plantes d'une même espèce.
- 52 Placotteries : Ragots.
- 53 Ravitailler : ancienne forme de « ravitailler ».
- 54 Nom des algues, goémons, fucus rejetés par la mer, et qu'on récolte sur le rivage pour les utiliser comme engrais dans les champs.
- 55 Le pertuis d'Antioche est le détroit entre l'île de Ré et l'île d'Oléron.
- 56 Grosse lanterne, fixée sur un bateau, et servant de signal.
- 57 Lieu aménagé pour conserver du vin, des provisions.
- 58 Pièces de charpente destinées à soutenir provisoirement.
- 59 Elle éteignit la lumière.
- 60 Courdault est un village du Marais poitevin.
- 61 Né en 1799, René Caillié s'est embarqué pour le Sénégal à l'âge de dix-sept ans. Il est mort en 1838, épuisé par son voyage et par la maladie.
- 62 Le Gulf Stream, courant maritime chaud de l'Atlantique.
- 63 Littéralement, « tarde à crever ».
- 64 Longue perche.